REGARD

regard.ro

·ANS·

Regard 85
15 décembre 2018 - 15 mars 2019
18 lei

EN TOUTE SÉCURITÉ, NEUF COMME USÉ(1), DANS TOUTES LES CONDITIONS CLIMATIQUES.

(1) L'adhérence sur sol mouillé du pneu 205/55 R16 91H MICHELIN CrossClimate+, neuf comme usé, est au-dessus du seuil de la réglementation européenne R117, à la fois dans les catégories pneu «Neige» et pneu «Normal». «Usé» signifie usé sur machine (rabotage) à hauteur des témoins d'usure selon le règlement européen sur les témoins d'usure ECE R30r03f. L'adhérence sur sol mouillé du pneu 205/55 R16 91H MICHELIN Alpin 6, neuf comme usé, est au-dessus du seuil de la réglementation européenne R117. Certifié hiver (3PMSF) à l'état neuf et excellente motricité sur la neige à l'état usé. Test accélération/motricité sur la neige réalisé par TÜV SÜD en décembre 2017. « Usé » signifie usé sur machine (rabotage) à hauteur des témoins d'usure selon le règlement européen sur les témoins d'usure ECE R30r03f. Dans tous les cas, respectez la législation locale pour les pneus hiver.

Information correct at date of publication. Michelin 855 200 507 RCS CLERMONT-FERRAND.
Credit photo © Michelin, GettyImages / Shutterstock - 05/2018 - All Contents - 18020054

MICHELIN

Dix ans

Cela fait dix ans que la revue *Regard* est gérée par une fondation indépendante, aujourd'hui dénommée Asociaţia Regard. Et grâce notamment au soutien fidèle de partenaires qui comprennent les exigences de notre média, la rédaction a eu les mains libres pour publier ce qu'elle a voulu, sans restriction. Les entretiens et reportages récents le prouvent.

Dans ce numéro qui se devait donc d'être un peu spécial, nous proposons une sélection d'articles s'étalant sur ces dix années. Il s'agit surtout d'entretiens, toujours pertinents, qui aident aussi à mieux comprendre l'actualité. En deuxième partie de revue, nous avons choisi quelques-unes des meilleures photographies publiées.

Regard ferme un cycle pour en entamer un autre. À partir de 2019, notre média sera davantage une plate-forme de reportages photographiques dans un format tout à fait unique – avec la possibilité pour les lecteurs de se procurer les photos sur grand support. La revue deviendra par ailleurs franco-roumaine (le supplément en roumain sera intégré dans la nouvelle formule).

Enfin, nous allons rénover le site www.regard.ro, la rubrique audiovisuelle Son/Image y sera mise en avant.

Chers lecteurs, la rédaction vous souhaite une bonne lecture et de très belles fêtes.

À bientôt.

Dessin de couverture : Georgian Constantin

Regard numéro 38 (décembre 2008) :

« Sans Napoléon III, la Roumanie n'aurait pas existé »

Propos recueillis par Marion Guyonvarch

Le 20 avril 1808 naissait Louis-Napoléon Bonaparte qui, en 1852, allait devenir Napoléon III et gouverner la France jusqu'en 1870. Personnalité fascinante, il a joué un rôle crucial dans la création de la Roumanie moderne. L'historien Lucian Boia, qui lui a consacré un livre, *Napoléon III, le mal-aimé*, sorti cette année à l'occasion du bicentenaire de sa naissance, revient sur ce pan de l'histoire franco-roumaine et sur ce personnage historique.

Regard : En quoi Napoléon III a-t-il joué un rôle fondamental dans la formation de la Roumanie ?

Lucian Boia : Sans exagérer, on peut dire que sans Napoléon III, la Roumanie n'aurait pas existé, pas à ce moment-là en tout cas. Seuls, les Roumains n'auraient pas réussi à obtenir cette union. Après la guerre de Crimée en 1856, au Congrès de Paris, la France a soutenu l'union des deux principautés, la Valachie et la Moldavie, alors que les autres grandes puissances, l'empire ottoman et l'Autriche-Hongrie, évidemment, mais aussi la Grande-Bretagne y étaient opposées. La Russie, que Napoléon III avait traitée avec ménagement après la guerre de Crimée, ne s'est pas opposée au projet, en signe de reconnaissance. Le protectorat russe sur les principautés a donc été levé.

Pourquoi Napoléon III a-t-il œuvré en faveur de la création de la Roumanie ?

Il a vu dans ce projet la possibilité pour la France d'obtenir une position stratégique dans la région, où elle était peu présente. Il est aussi possible qu'il ait entendu parler de la francophonie et de la francophilie de l'élite roumaine. Napoléon III n'était pas passionné par la Roumanie, mais sans lui, la Roumanie ne se serait pas unie. En 1857, il a négocié avec la reine Victoria pour faire aboutir cette union. En a résulté un compromis, incomplet, qui maintenait les deux provinces, chacune ayant à sa tête un dirigeant, et créait une cour de justice commune à Focşani. Ce compromis fut un premier pas vers l'union. Et en janvier 1859, les Roumains ont fait une chose extraordinaire en élisant Alexandru Ioan Cuza à la tête de chacune des deux provinces. Toujours avec le soutien de la France, Cuza obtiendra finalement la mise en place d'un seul gouvernement. Pour l'anecdote d'ailleurs, Cuza a été très influencé par Napoléon III, jusque dans son apparence physique puisqu'il abandonna les favoris au profit d'une barbiche similaire à celle de l'empereur français.

Quelle importance l'empereur français a-t-il eu en France et en Europe à l'époque ?

Napoléon III a dominé son époque. Sa politique a fortement contribué à reconstruire le continent européen par son soutien aux politiques nationalistes. Il a aidé à la création de la Roumanie, mais aussi de l'Italie, de l'Allemagne. Il avait un projet pour la France, et un projet pour l'Europe.

Vous avez intitulé le livre que vous lui consacrez *Napoléon III, le mal-aimé*. Pourquoi ?

Il n'a pas laissé de bons souvenirs, entre le coup d'État de 1851 et la chute catastrophique du Second Empire. Pourtant, son règne a été une période fascinante, une combinaison de grands succès et de grands échecs. Il a profondément modernisé la France, est à l'origine de la construction du réseau de chemins de fer, de la rénovation de Paris, du développement des banques. Mais à côté de cela, il a connu de retentissants échecs, comme l'expédition du Mexique et surtout le conflit contre la Prusse qui a conduit à la chute de l'Empire.

Il va bientôt fêter ses 94 ans. Neagu Djuvara, historien, diplomate, a vu la capitale roumaine à travers ses yeux d'enfant. Puis, témoin du Bucarest romantique de son adolescence, il l'a redécouverte laide et triste à la chute du communisme. Mais selon lui, la ville retrouve doucement cet esprit qui attirait irrémédiablement les étrangers pendant l'entre-deux-guerres.

« Bucarest redevient petit à petit une ville sympathique »

Carmen Constantin

« Jusqu'au 18ème siècle, c'était un immense village, avec des maisons isolées entourées de jardins, très influencé par Constantinople, mais aussi par les traditions locales... » Quand on lance Neagu Djuvara sur l'histoire de sa ville, il est intarissable. *« Il y a longtemps, un grand architecte français m'a demandé : Monsieur le professeur, comment expliquez-vous que cette ville que l'on connaît depuis le milieu du 15ème siècle, capitale valaque au 17ème siècle, puis capitale roumaine au 19ème siècle n'ait produit aucun monument civil avant la fin du 19ème siècle ? »* Neagu Djuvara s'est alors senti un peu désorienté… *« Que répondre ? Nous n'avons pas eu de pierre ni de brique jusqu'à l'époque du chemin de fer. Bucarest était aussi sur une faille sismique. »* Mais il a finalement avancé à son interlocuteur une raison plus « humaine » : *« Sachez que le Roumain démolit toujours ce que son père ou son grand-père a fait. »*

De fait, de tous les bâtiments somptueux de la noblesse d'avant 1800, aucun n'est resté debout. Dès qu'ils ont eu la chance de voyager en Occident, ces mêmes nobles ont abandonné leurs maisons avant de les reconstruire tous les 30-40 ans et d'imiter ainsi la mode de Budapest, Vienne ou Paris. Ceci étant, le « petit Paris », pour Neagu Djuvara, est avant tout une belle légende. *« Peut-être cette appellation a-t-elle été lancée par un étranger qui venait de Constantinople, ville immense mais triste. Alors qu'à Bucarest, vers 1800, on pouvait voir sur Calea Victoriei des petites boutiques affichant des produits comme à Paris. Mais ce qui a vraiment créé le petit Paris n'est pas la ville en elle-même, c'est surtout le fait que le monde intellectuel, les nobles et les bourgeois intelligents parlaient tous français. »*

Après cinq décennies d'exil auto-imposé, Neagu Djuvara est rentré en Roumanie en janvier 1990, retrouvant une ville *« d'une tristesse sinistre »*. Les images de cette période l'ont marqué : *« Les magasins d'alimentation étaient horribles, ils n'avaient que des boîtes de conserves rouillées. J'avais l'impression d'une ville soviétique, de Sibérie, pas d'Europe. »* Mais, heureusement, Bucarest selon lui relève enfin la tête. *« La ville a quand même changé en bien ces vingt dernières années, elle recommence à être d'une certaine manière luxueuse, avec le désir de redevenir occidentale. »* Même si le souvenir du Bucarest de sa jeunesse est toujours vivace. *« C'était une ville sympathique, animée par les jardins d'été. Les étrangers qui venaient ici restaient souvent y vivre à cause de l'atmosphère qui y régnait. »* L'historien trouve par ailleurs de gros défauts à la ville moderne… *« Les chiens sont vraiment embêtants,* dit-il, *et malgré la généralisation des poubelles, les gens jettent tout ce qu'ils peuvent dans la rue. Les hommes crachent, comme dans nulle autre capitale européenne. On devrait faire une campagne de presse contre cette habitude grossière. »*

Et les concitoyennes ?... *« Les femmes sont belles, bien habillées, un bijou pour la ville*, assure-t-il. *Je pense qu'aucune autre ville d'Europe n'a cette densité de belles filles. C'est un véritable plaisir pour les yeux. Comme une compensation pour toutes les autres choses désagréables, comme les trottoirs pleins de trous. »*

Neagu Djuvara est décédé le 25 janvier 2018 à l'âge de 101 ans.

En décembre, la Roumanie ne « célèbrera » pas seulement les 20 ans de la révolution. Ce sera aussi le triste anniversaire des débuts du « Phénomène Piteşti » : entre 1949 et 1952, dans la prison de Piteşti, plus d'un millier de jeunes opposants aux communistes furent soumis à l'une des pires expériences de torture jamais réalisée. Soixante ans après, survivants et historiens s'allient pour témoigner et ne pas oublier.

Le « phénomène Piteşti »

Marion Guyonvarch

Coincé entre des blocs, un banal bâtiment dans un quartier tout aussi banal de Piteşti abrite le siège d'une entreprise de construction. Sur la façade, seule une plaque de marbre blanc informe que cet immeuble fut longtemps une prison politique et que c'est ici que « le 6 décembre 1949 a débuté le "phénomène Piteşti" de rééducation par la torture ». Une « expérience » que l'écrivain russe Alexandre Soljenitsyne a décrite comme *« la barbarie la plus terrible du monde contemporain »*. Mêlant torture physique et psychique, humiliation et dépersonnalisation, elle visait à « transformer » les jeunes opposants au régime en partisans du communisme (voir encadré). Initiée à Piteşti, elle a ensuite été étendue aux prisons de Gherla et Târgu Ocna. Entre 1500 et 2000 étudiants ont ainsi été « rééduqués ». 64 y ont laissé leur vie, plus d'une centaine sont sortis des geôles avec des séquelles considérables, des traumatismes profonds. Mihaela Vintilescu et sa mère, Paraschiva, peuvent en témoigner.

Arrêté en octobre 1949 pour avoir publié un manifeste contre le régime communiste qu'il décrivait comme la « bête rouge », leur père et mari, Mihai, y a passé de longs mois, qui l'ont « détruit »… *« Ma mère savait qu'il avait été en prison ; nous, pas du tout. Il n'en parlait jamais. Il était introverti, faisait des cauchemars ; quand on essayait de le réveiller, il paniquait. On a appris après 1989 ce qu'il avait vécu, lorsqu'un de ses compagnons de détention a écrit un livre. Pour lui, cela a été tellement douloureux de revivre ce passé qu'il n'a même pas lu le deuxième volume »*, raconte Mihaela. Après des décennies de silence forcé, certains survivants se mobilisent pour faire connaître *« l'une des pires expériences de déshumanisation qu'ait connue notre époque »*, pour reprendre les mots de l'historien François Furet.

Aristide Ionescu est l'un de ces infatigables témoins. Arrêté en 1949 (il était opposant dans les Monts Arnota), il est passé par Piteşti avant de rejoindre la prison de Gherla où il a été soumis à la fameuse « rééducation ». Dans le sous-sol poussiéreux de l'ancienne prison, il raconte, d'une voix forte et claire, son calvaire. Il pénètre dans une petite pièce, où les seules traces du passé sont la carcasse de couchettes et les barreaux aux fenêtres. *« C'est dans une cellule comme celle-ci que je dormais. Si jamais on s'asseyait sur le matelas dans la journée, les miliciens nous envoyaient "au noir", à l'isolement dans la pièce que vous voyez au fond, là-bas. »* Puis il raconte la cellule 4, où étaient commises les tortures, la folie d'Eugen Turcanu – le tortionnaire en chef – la douleur, *« les coups qui ne s'arrêtent pas »*, la perversion d'un système où la seule solution pour échapper à la torture est

Prêt à vous offrir encore plus de bonheur

50 Go / mois bonus
+
50 € réduction pour l'achat d'un smartphone

Avec les abonnements Orange Pro pour les entrepreneurs sans limites

www.orange.ro/antreprenori

orange™

Vous rapprocher de l'essentiel

4G+
le réseau #1

TVA incluse. L'offre est valable pour les personnes juridiques jusqu'au 14 janvier 2019, avec possibilité de prolongation, à l'activation d'un abonnement Orange Pro à partir de l'offre en cours par contrat ou par une prolongation de 2 ans.

d'abjurer ses convictions et de devenir à son tour tortionnaire. Il se souvient de ceux qui ont préféré se suicider, et de ces amis de la veille devenus bourreaux.

« J'y ai perdu l'usage du pouce, les nerfs sont coupés, j'ai aussi les reins en miettes à force d'avoir été battu et le cœur en mauvais état », détaille le vieil homme de 88 ans. Dès sa sortie de prison, en cachette, Aristide Ionescu a noté, chaque nuit, fébrilement, tout ce qu'il a vécu dans l'enfer de Piteşti. *« En 1989, j'ai envoyé mes notes à un éditeur qui les a publiées. Très peu de gens savent ce qui s'est passé. En 2000, un historien a fait un sondage en demandant à une cinquantaine d'habitants de Piteşti ce qu'ils savaient. Seuls quatre avaient entendu parler de la prison, aucun des tortures ! »*

Les associations d'anciens détenus politiques – notamment Memoria et sa filiale d'Argeş – ont alors lancé, en 2000, le fameux symposium annuel qui réunit historiens et survivants. Ils ont aussi créé un musée qui présente le « phénomène » dans toute sa crudité. Un monument commémoratif a été érigé à proximité de la prison, dédié aux victimes de cette rééducation barbare, et à terme, ce qui reste du pénitencier devrait être aménagé. À condition que le propriétaire, qui aurait en tête un projet immobilier, ne rase pas le bâtiment.

Pour Mihaela, venue raconter lors du symposium l'histoire de ce père silencieux anéanti par la « bête rouge », il est crucial de parler de ce passé que beaucoup préfèreraient enterrer. *« Ces jeunes qu'on a détruits avaient eu le courage de se dresser contre les communistes, et aimaient leur pays plus que tout ; et ceux qui ont résisté à cette expérience nous offrent une vraie leçon en démontrant qu'avec un vrai caractère, une "colonne vertébrale", l'homme peut dominer même le pire. »* Déjà, l'objectif est (à demi) atteint, et « l'expérience Piteşti » de plus en plus connue, en Roumanie et à l'étranger. Aristide conclut que s'il a *« survécu, c'est pour pouvoir raconter et faire en sorte que cela ne se répète pas. Jamais ».*

Aristide Ionescu est décédé en 2013 à l'âge de 92 ans.

Piteşti, « l'île de l'horreur absolue »

(l'expression est de l'historien français François Furet)

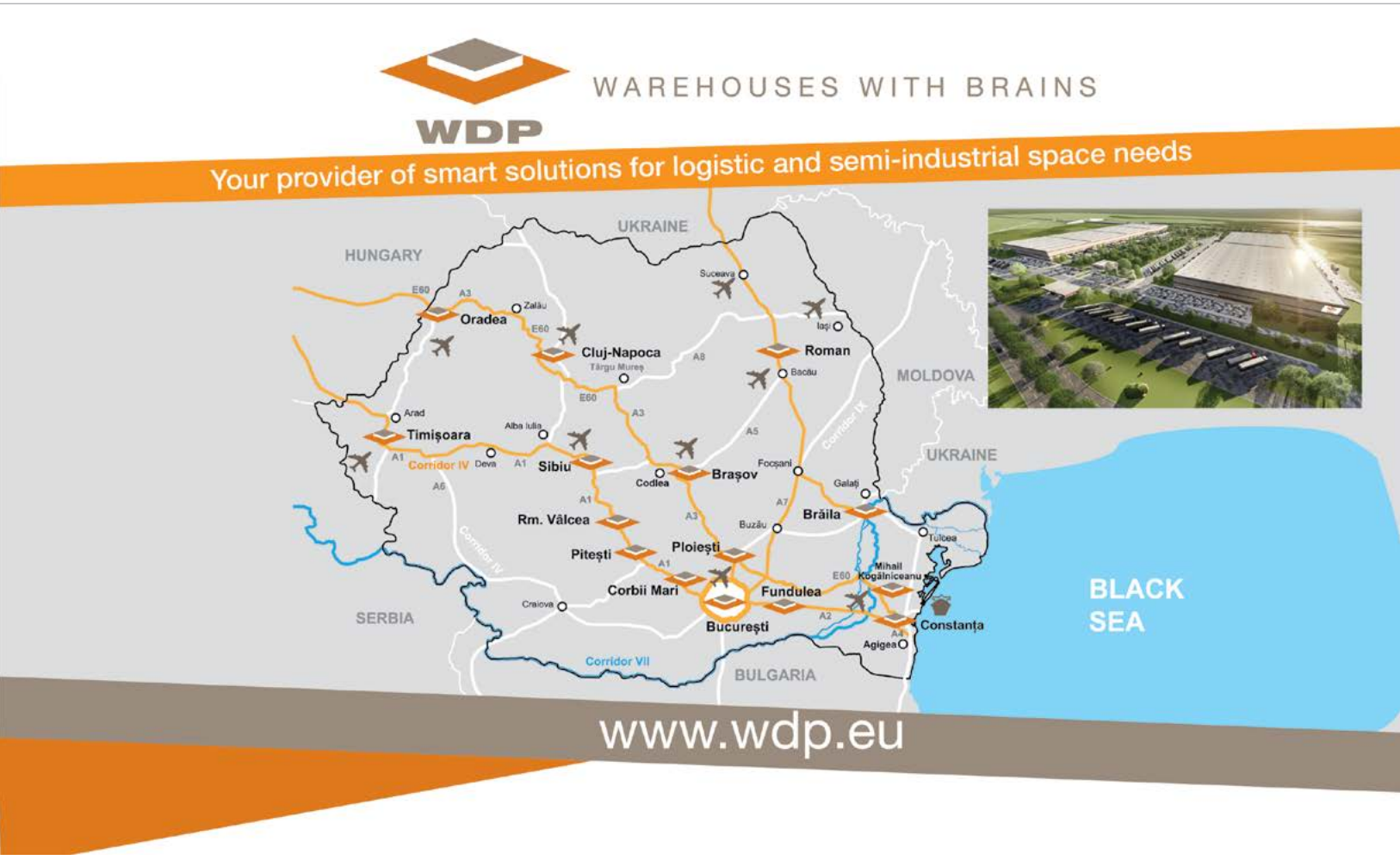
L'expérience de rééducation par la torture menée à Piteşti entre 1949 et 1952 s'inscrit dans le processus de destruction des élites voulu par Staline. Sa particularité réside notamment dans le fait que les détenus se torturaient mutuellement. Un ancien espion, Alexandru Nicolski, dirigea l'opération. Il recruta un détenu politique, Eugen Turcanu, qui enrôla neuf de ses compagnons de cellule : une fois la première équipe de tortionnaires créée, elle commença son entreprise de destruction psychique le 6 décembre 1949. L'objectif était de « démasquer » les étudiants ou jeunes intellectuels anti-communistes, en cinq étapes. Les méthodes de torture étaient d'une rare barbarie : les détenus devaient par exemple rester debout, face à un mur, un pied levé, jusqu'à l'épuisement. Ou passer au milieu d'une rangée d'autres prisonniers qui les frappaient. Eugen Turcanu, tortionnaire en chef, avait aussi imaginé des tortures d'un cruel « raffinement » ; la nuit de Pâques, les détenus qui n'avaient pas abjuré leur foi devaient « communier » avec des excréments. Ces tortures continuelles devaient amener le prisonnier à avouer ses activités anti-communistes, à dénoncer les opposants au régime, puis à le convaincre qu'il était une bête, l'amener à renier Dieu et toutes ses convictions. Et le pousser à collaborer avec la Securitate contre les « ennemis du peuple », notamment en prenant part aux tortures. Lorsque ces pratiques furent connues en Europe de l'Ouest, l'expérience cessa, en 1952. Une enquête et un procès furent organisés : 22 membres des commandos dirigés par Eugen Turcanu furent condamnés à mort le 10 novembre 1954. Mais aucun responsable de la Securitate, qui avait instrumenté cette « rééducation », n'a été condamné.

Regard numéro 43 (décembre 2009) :

« La Securitate… des professionnels du pouvoir »

Propos recueillis par Stéphane Siohan
(correspondance à New York)

Norman Manea est sans doute le plus grand écrivain roumain vivant. Né en Bucovine en 1934, il a connu deux totalitarismes. Celui du régime pro-nazi du Maréchal Antonescu qui l'a déporté à l'âge de cinq ans dans les camps de Transnistrie, et la prison mentale tissée autour du « clown des Carpates », qui le poussera à l'exil en décembre 1986. À New York, où il enseigne la littérature depuis deux décennies, Norman Manea s'est confié à *Regard* sur une révolution que l'écrivain rebelle a vécue par procuration. L'ancien gamin des faubourgs de Suceava porte sur elle un regard désabusé, de même que sur la difficile dissolution du totalitarisme dans la démocratie.



Regard : En 1989, vous veniez de rejoindre New York. Lorsque les événements de Timișoara ont éclaté, quelle a été votre réaction ?

Norman Manea : Je suis passé de suite à la télévision américaine ! J'étais devenu professeur au Bard College de New York, et l'institut culturel avait prévenu les médias qu'il y avait un Roumain qui pouvait s'exprimer sur le sujet. J'étais très excité, si heureux que quelque chose se passe enfin. Mais j'étais absolument sûr que ça ne se passerait pas comme en Tchécoslovaquie ou en Hongrie. Je me doutais que tôt ou tard le sang coulerait et que ça deviendrait alors très compliqué.

Le Mur de Berlin était déjà tombé. À quoi vous attendiez-vous pour la Roumanie ?

Une réaction en chaîne ne pouvait être évitée parce que la RDA, la Roumanie et la Bulgarie étaient les derniers pays à faire preuve d'une grande rigidité, pour ne pas avoir suivi la *Perestroïka*. Ce qui s'est passé en 1989 trouve ses racines dans la décomposition du système, mais aussi dans l'attitude de Gorbatchev. Ce dernier a ouvert grand les portes, et comme Lénine l'a dit, *« pour chaque révolution, vous avez d'abord besoin de cinq minutes de liberté »*.

Pourquoi étiez-vous si sûr que le sang allait couler à Bucarest ?

En premier lieu parce que la police secrète était extrêmement puissante, même s'il me semble qu'à la fin, cette police n'était plus entièrement du côté de Ceaușescu. Les agents de la Securitate n'étaient plus aussi stupides qu'avant. Ils étaient parfaitement formés, le régime avait sélectionné les meilleurs au sortir de l'université, ils étaient intelligents et très compétents dans le domaine des affaires. Ils l'ont d'ailleurs prouvé juste après 1989 puisque beaucoup d'entre eux ont basculé dans le business. Les hommes de la Securitate savaient que le pouvoir de l'argent était bien plus puissant que le pouvoir de n'importe quel parti.

Il règne autour des événements de 1989 un malaise, comme si l'on doutait que cette révolution en soit véritablement une…

C'était plus une rébellion qu'une révolution, dans une Roumanie qui était considérée comme un pays trop obéissant. Quarante ans durant, il y a eu plusieurs épisodes anti-communistes majeurs, en Hongrie, en Pologne, en République tchèque, mais pas en Roumanie. Il existe un proverbe roumain, *mămăliga nu explodează* (la *mămăligă* n'explose pas, ndlr). Or, finalement, elle a explosé. Et du jour au lendemain, les Roumains sont devenus très fiers, ils se sont dit qu'ils avaient payé le tribut du sang et je comprends tout à fait ce sentiment.

Comment expliquez-vous alors cette mauvaise conscience ?

On touche à la contradiction roumaine même. Il s'agit d'un peuple peu sûr de lui de façon générale, qui a tendance à l'autocritique, de manière très cynique. D'un autre côté, les Roumains détestent que cette critique vienne de l'extérieur et essaient alors de se raccrocher à leur fierté nationale. Ils ne veulent pas perdre cet honneur, alors qu'on a très vite qualifié cette révolution d'imposture, facilitée par les Russes, par les Américains, le Mossad ou que sais-je. Au final, il y a bel et bien eu un mouvement, qui a sans doute été manipulé, mais quelle importance.

Comment expliquez-vous qu'une frange de l'ancien Parti communiste ait repris les rênes du pouvoir après 1989 ?

Il s'agit de l'essence même de la nature humaine et d'une tradition byzantine qui a toujours eu cours en Roumanie, au carrefour d'empires et d'influences, une tradition de duplicité, de jeu. Celle-ci s'est historiquement manifestée dans la relation entretenue par les Roumains avec les empires ottoman et russe. Plus tard, avec l'Allemagne nazie et l'URSS. La Roumanie est un pays où les principes valent moins que les relations humaines individuelles. Tout peut être arrangé sous la table. Les gens de la Securitate n'étaient en aucun cas des idéologues, c'étaient des professionnels du pouvoir sous le communisme, ils le sont restés après.

Pensez-vous que l'ouverture des fichiers de la Securitate ait permis de mieux savoir ce qui s'est réellement passé ?

La Securitate connaissait parfaitement l'état d'esprit du pays. Ils avaient tellement d'informations, d'informateurs… Mais ils ne

savaient pas comment traiter cette masse de fichiers. Les archives et l'information servaient surtout à maintenir la chape de plomb. Au départ, je n'ai pas voulu consulter mon dossier. Finalement, on m'y a poussé et j'ai découvert environ 200 pages absolument inconséquentes. II y avait une lettre me priant de noter que ceci n'était pas la totalité de mon dossier, mais que c'était ce qu'on leur avait donné. Le service des archives n'était qu'un intermédiaire avec je ne sais qui et on a sélectionné ce qui pouvait être montré. Je n'étais pas un général, je n'étais pas un amiral, je ne connais pas de secrets nucléaires roumains. Ce que j'ai vu, ce sont des archives politiquement manipulées.

Dans vos ouvrages, vous estimez que Ceaușescu est passé d'un régime communiste à un régime fasciste…

Lorsque Ceaușescu a expérimenté la soi-disant « voie nationale », un groupe de personnes au comité central du Parti s'est mis à étudier la stratégie de la Garde de fer et à faire appel au vieux fonds nationaliste. Le nationalisme a toujours été et sera toujours plus puissant que l'internationalisme, parce que votre propre chemise vous est plus importante que celle de votre voisin. Il ne s'agit pas d'un phénomène uniquement roumain.

Quelles en sont les conséquences ?

La conséquence fâcheuse, c'est qu'il n'y a pas de véritable tradition de gauche en Roumanie. Je suis loin d'être un gauchiste, mais la gauche est irremplaçable pour introduire un dialogue social et politique au sein de la société. En Roumanie, le PSD (Parti social-démocrate, toujours au pouvoir aujourd'hui, ndlr) a capté le symbole et empêché l'émergence d'une vraie gauche. Ils s'appellent sociaux-démocrates, mais ce sont juste des opportunistes, qui jouent un drôle de jeu, avec une rhétorique bizarre et de vieilles méthodes et stratégies recyclées de l'époque communiste.

WE
COVER
everything

Our paper
from cover to cover

antalis
Just ask Antalis

All paper used in the production of this magazine comes from Antalis. Only eco-responsible paper www.antalis.ro info.ro@antalis.com

Regard numéro 44 (mars 2010) :

Au cœur des Roumains

D'où viennent les Roumains ? Comment ont-ils évolué ? Quels sont leurs principaux traits de caractère ? Vintilă Mihăilescu, grand anthropologue, a répondu à nos questions. Entretien éclairant qui replace certaines idées reçues.

Propos recueillis par Laurent Couderc

Regard : Quelle est la première chose qui vous vient à l'esprit quand on vous demande de décrire la psychologie des Roumains ?

Vintilă Mihăilescu : Tout d'abord, proportionnellement à sa taille, il faut rappeler que la Roumanie est le plus grand pays rural et agricole d'Europe. Nous sommes encore une société paysanne, c'est la première chose à prendre en compte dans l'analyse de la psychologie des Roumains. La nation roumaine s'est construite autour du paysan, et non pas autour du citoyen comme en France. Le paysan n'est pas seulement majoritaire, il est l'incarnation de l'âme du peuple roumain. Les plus grands écrivains se sont d'ailleurs appuyés sur cette culture populaire traditionnelle. Démographiquement et de façon symbolique, on peut dire que le paysan est la représentation même de la nation roumaine.

Qu'a-t-il de spécifique ce paysan ?

Il n'y a rien de vraiment spécifique au paysan roumain, il porte simplement les particularités d'une société paysanne. En premier lieu, l'oralité. La Roumanie est une société de l'oral, et non pas de l'écrit comme en Occident. Cela fait une grande différence. D'autre part, c'est une civilisation du bois et non pas de la pierre, cela fait là aussi une très grande différence. Vivre dans de la pierre ou dans du bois, ce n'est pas la même chose. Sans rentrer dans le symbolique, ces deux matières ont des temporalités différentes. La pierre, ça dure ; le bois, ça ne dure pas. Une maison en pierre tient debout pendant des siècles, une maison en bois s'écroule après trois générations et il faut la reconstruire. Ainsi, rien n'a de véritable continuité, le Roumain est habitué à tout reprendre depuis le début, cela explique certains comportements. Comme celui des politiques, par exemple. Chaque nouveau ministre ne prend pas en compte ce qui a déjà été fait, il veut tout refaire depuis le début lui-même. Pourquoi n'y a-t-il pas d'écoles d'art ou de sciences de longue date en Roumanie ? Parce qu'après la mort du « penseur-fondateur », tout disparaît, il n'y a pas de suite. La culture roumaine est essentiellement éphémère, basée sur la beauté de l'éphémère. Notre créativité vient aussi de là, une créativité qui peut être surprenante mais qui ne dure pas. L'idée de planifier, de prévoir, n'est pas habituelle. Tout se passe dans la fondation et l'immédiat.

Y a-t-il une raison d'ordre plus social à ce trait de caractère ?

Oui, cette société paysanne n'a pas eu le même Moyen Âge qu'en Occident, elle n'a pas connu le système aristocratique, cette noblesse dynastique, généalogique qui se reproduit par le droit coutumier, avec la primogéniture, où le premier né perpétue

la lignée familiale. Ici, quand on a dix enfants, tout se divise entre les dix, l'idée de généalogie n'existe pas. Elle est seulement mythique, c'est celle du héros éponyme qui a bâti le village, c'est la légende qui fait partie du folklore, mais rien de plus. La plus petite noblesse de campagne en France ou en Italie aura tout préservé de la lignée familiale de génération en génération, et ce par écrit. Ici, pas de mémoire écrite, tout n'est que contes, légendes.

Les enfants n'héritaient même pas des propriétés terriennes de leurs parents ?

Les villageois se partageaient les terres mais celles-ci restaient aux mains de la communauté. Au début du 20ème siècle encore, la loi foncière stipulait qu'une personne juridique devait être une communauté et non pas un individu. On donnait la terre à la communauté qui ensuite la répartissait. Il n'y a donc pas eu de lien direct entre l'individu et sa propriété.

Cela a-t-il engendré un certain sens de la collectivité ?

Non, pas du tout, car communauté et collectivité sont deux choses différentes. Chaque maison, chaque famille recevait son lopin de terre selon les règles communes. Entre la collectivité et l'individu, il y a surtout la famille. La famille est quelque chose de très important, c'est l'unité symbolique, de production, de consommation, et l'individu n'en sort pas. Autre chose, pour revenir à la maison, qui est en bois, elle était constituée, et même encore aujourd'hui, de deux pièces, trois au maximum. Parents, enfants, grands-parents, tous dorment dans la même chambre. Ce qui a bien évidemment des implications fortes au niveau psychologique.

Au-delà du village et de sa structure, par quoi les Roumains ont-ils été influencés dans leur façon d'être, y a-t-il une civilisation qui les a particulièrement marqués, l'empire ottoman par exemple ?

Oui, bien sûr, mise à part la Transylvanie qui fut sous l'emprise austro-hongroise, et cela fait une grande différence. Jusqu'au 19ème siècle, pendant plus de cinq siècles, les Turcs ont

Adevărații parteneri aleg să te susțină, orice obstacol ai avea în față.

Groupama a ales să devina asigurătorul oficial al Stejarilor.

Asigurăm tot ce contează pentru tine.
Alo Groupama: 0374 110 110 www.groupama.ro

Groupama
Asigurări

dominé la Valachie et la Moldavie, qui furent tributaires de l'empire ottoman. Mais à partir du moment où le tribut était payé, il n'y avait pas de problème. On ne peut pas vraiment dire que les Turcs ont influencé culturellement les Roumains, c'était simplement une relation de dominant à dominé. Ceci dit, le Roumain a gardé en lui ce côté tributaire dans sa relation avec le pouvoir. Sous le régime communiste, ce fut la même chose. À l'époque, en parlant avec des paysans, on se rendait compte qu'ils acceptaient les directives du parti parce que c'était comme ça et que cela allait certainement changer demain. Donc, pourquoi s'en faire ?

Quelque chose qui les aurait davantage marqués ?

Évidemment, les relations avec les autres pays limitrophes, ce que l'on pourrait dénommer le balkanisme, non pas au sens politique, mais à travers le commerce, les transhumances etc. Nous partageons avec beaucoup de pays du sud-est de l'Europe la religion orthodoxe, l'héritage byzantin. Ce que les Turcs n'ont pas empêché, contrôlé certes mais pas interdit. Plus qu'une culture singulière, cela a engendré un folklore que nous partageons à beaucoup d'égards avec la Bulgarie, par exemple. Quoi qu'il en soit, on a trop tendance à vouloir définir le Roumain, alors qu'il y en a plusieurs. Moldaves, Valaques, Transylvains sont très différents pour des raisons historiques, et pas seulement. Il ne faut pas oublier que la Roumanie d'aujourd'hui n'a pas plus d'un siècle. Pour les habitants de la région d'Ardeal par exemple, l'influence allemande a été la plus forte. Les Saxons ont apporté une tout autre organisation sociale, basée sur une répartition rationnelle du territoire, entre voisins, et non plus liée à la seule unité familiale. II n'y a pas de comparaison avec ce qui se passait à l'est du pays. Les Transylvains ont pris goût à cette façon beaucoup plus rationnelle d'organiser la société, plus tempérée, influencée par le protestantisme.

Comment définiriez-vous les Roumains d'aujourd'hui ?

C'est évidemment une mission impossible que de vouloir les définir en quelques points. Ce que l'on peut dire, c'est qu'il y a une plus grande diversité de caractères que sous le communisme. Concernant le monde rural, si pendant le communisme on pouvait parler grosso modo du village roumain, il faut maintenant parler des villages roumains. II peut y avoir aujourd'hui des disparités de plusieurs siècles entre deux villages qui sont à vingt kilomètres l'un de l'autre. Même chose en ville, où les différences se sont creusées, mais ce n'est pas spécifique à la Roumanie. Par ailleurs, il y a désormais une classe moyenne qui est transférable, présentant les mêmes caractéristiques en termes de quotidien, d'habitudes, que n'importe quelle autre classe moyenne à l'Ouest. Cela n'a rien de surprenant, c'est le phénomène de la mondialisation. Ceci étant, on peut remarquer une particularité chez le Roumain d'aujourd'hui qui vient de ce dont nous parlions précédemment : cette incapacité à planifier, cette impatience. Il faut être sur le coup parce qu'on ne sait jamais ce qui va se passer ; cela génère une certaine agressivité, un côté brusque.

L'entrepreneur étranger se plaint souvent du manque d'initiative, de prise de responsabilité des Roumains. Cela est-il exclusivement dû au passé communiste ?

Pas seulement, cela remonte aussi à l'époque ottomane. Comme nous le disions, les Roumains ont été tributaires d'un pouvoir extérieur, ils ont été soumis, dominés, et ne se sont pas mêlés au pouvoir tant que celui-ci les a laissé faire plus ou moins ce qu'ils voulaient.

Vous ne dites cependant à aucun moment que les Roumains sont complexés…

Non, car je ne crois pas que les Roumains soient complexés. Ce serait plutôt les intellectuels qui sont complexés, mais pas les Roumains en général. En découvrant d'autres pays, les intellectuels se sont rendu compte qu'ils venaient d'une « culture mineure ». Et que fait-on avec une culture mineure ? Parfois, elle peut être très belle de par sa jeunesse, sa fougue, sa créativité ; d'autres fois, cela peut être minable. On est quelque part dans l'ambiguïté de l'adolescence. Mais les Roumains au sens plus général ne sont pas complexés. Seulement vis-à-vis de l'étranger, sans doute,

mais ce n'est pas spécifique à la Roumanie, c'est toujours le cas entre un pays pauvre et un pays riche. Et ils ne sont pas non plus fatalistes, leur attitude vient avant tout de leur nature paysanne, qui partout dans le monde croit à un ordre cosmique originel et s'y soumet.

Sur quoi se base la confiance ?

La confiance vis-à-vis d'autrui doit se baser sur un rapport humain, et non pas contractuel. Parce que les Roumains ne croient pas aux institutions. La confiance se travaille, il faut passer du temps ensemble, manger, boire…

La plus belle qualité des Roumains ?

Précisément, ils savent « perdre leur temps », ou plutôt le savourer. Il y a d'ailleurs une expression en roumain à ce sujet ; quand on demande à quelqu'un ce qu'il fait, il peut répondre : « Pierd puțin timpul » (je perds un peu mon temps, ndlr), ce qui serait une boutade en français, mais ne l'est pas en roumain. Même chose avec le verbe « a petrece », faire la fête, mais aussi « passer le temps ». On doit savoir jouir du temps, et ne pas s'en faire s'il passe. C'est l'art de perdre son temps, pour le meilleur ou pour le pire. Car de toute façon rien ne dure... Il y a aussi une autre notion qui est singulière, c'est celle du corps. Je citerai l'exemple de ce noble français du 19ème siècle qui dans ses correspondances décrivaient déjà le côté sauvage et bordélique des rues de Bucarest. Il disait se sentir alors libéré, que son corps respirait enfin. Je crois qu'il se passe toujours la même chose encore aujourd'hui. Un Occidental qui vient en Roumanie ressent cette possibilité de se laisser aller physiquement et de ne plus répondre aux principes de tenue et de « civilité » exigés chez lui. C'est le fantasme du balkanisme, que le corps est resté sauvage, donc libre. Mais je ne sais pas si c'est vraiment une qualité. La possibilité de savoir goûter au temps en est par contre certainement une.

BENCLINOV
& ASSOCIÉS
SOCIÉTÉ D'AVOCATS
www.benclinov.ro

Présents depuis des siècles sur le territoire, l'histoire des Roms de Roumanie est méconnue. Mariana Sandu, historienne spécialiste de la question, retrace les grandes lignes de leur destinée roumaine.

Ce que dit l'histoire

Propos recueillis par
Marion Guyonvarch

Regard : Quand et comment les Roms sont-ils arrivés sur le territoire roumain ?

Mariana Sandu : Le premier document officiel qui atteste de la présence de Roms est un texte daté de 1385 confirmant le don de 40 esclaves *ațigani* à un monastère. Mais ils sont arrivés avant, sans que l'on sache exactement la date. À l'origine, cette population vient du nord de l'Inde. Le peuple rom possède une culture orale, donc il est difficile de retracer exactement son parcours. Dans la langue romani, on retrouve des mots persans, arméniens, donc on en déduit qu'ils ont migré à travers ces territoires, avant de traverser la mer Noire et d'arriver dans l'empire byzantin, puis en Bulgarie, vers l'an 1000, avant de traverser le Danube pour arriver dans les principautés roumaines et en Transylvanie. Ils étaient appelés *ațigani*, terme d'origine grecque qui signifie « personne qu'on ne peut toucher », soit par assimilation avec une secte d'hérétiques qui était baptisée ainsi, soit en référence à leur origine et leur façon de saluer asiatiques.

Comment ont-ils été accueillis et quel était leur mode de vie ?

En Moldavie et dans la principauté *Țara Românească*, ils ont été asservis. Les *boieri* (aristocrates, ndlr) ont vu dans ces communautés nomades, qui n'avaient pas de terres, une source de main-d'œuvre. Les Roms sont alors devenus des esclaves. Les familles roms vivaient dans une seule pièce, se mariaient entre eux, parlaient romani entre eux même s'ils connaissaient le roumain. De fait, ils étaient déjà sédentarisés. Certains, les *aurari*, les chercheurs d'or, avaient un statut spécial, et achetaient leur liberté de mouvement en versant une somme annuelle au seigneur. L'esclavage était inscrit dans la loi. Les Roms avaient à peu près le statut d'animaux. Dans les documents d'époque, on constate qu'ils étaient une monnaie d'échange, au même titre que les chevaux par exemple, que les enfants étaient vendus au kilogramme, ou encore que chaque « catégorie » de métier avait une valeur différente – les *lăutari* (musiciens) étaient les plus chers, suivis des *fierari* (forgerons), des *lingurari* (fabricants de cuillères en bois) etc.

En Transylvanie, la situation était différente ?

Oui, les Roms étaient libres. Chaque communauté était gérée par un voïvode (gouverneur, ndlr), qui payait une taxe aux autorités pour qu'ils puissent circuler. Cette organisation sous l'égide d'un chef perdure un peu aujourd'hui encore. Les Roms pouvaient pratiquer leurs métiers en liberté. Ils

étaient menuisiers, cordonniers, forgerons, commerçants... Autre différence, ils étaient et sont en majorité catholique, alors que les Roms de Moldavie et Valachie étaient orthodoxes. Cette situation va perdurer jusqu'en 1758, date à laquelle l'impératrice Marie-Thérèse adopte un premier décret qui signe le début d'une politique d'assimilation forcée : service militaire obligatoire, interdiction de parler le romani, mariages entre Roms, placement des enfants roms dans des familles « non tsiganes ». Son fils poursuivra cette politique.

Comment les Roms ont-ils été libérés dans le reste du territoire ?

Le 22 février 1856, la loi qui abolit l'esclavage est adoptée. II y avait déjà eu des textes dans le même sens, notamment lors de la révolution de 1848. L'élite roumaine, qui était partie étudier en France, en Allemagne, était imprégnée des Lumières et ne pouvait pas prétendre bâtir une nation libre alors qu'un peuple était tenu en esclavage sur son sol. Le problème, c'est que cet affranchissement a été physique, mais pas économique. Les Roms se sont retrouvés libres, mais sans terres ni maisons. Certains sont partis – c'est l'une des dernières grandes vagues de migration à l'étranger – car ils craignaient que l'abolition ne dure pas, beaucoup ont fini par retourner auprès des *boieri*, et ont repris le travail de la terre, principalement.

Devenus des citoyens libres, comment ont-ils vécu ? Se sont-ils intégrés ?

On ne sait pas grand-chose de leurs conditions de vie jusqu'à la période de l'entre-deux-guerres. On peut juste déduire qu'ils ont continué à exercer leurs métiers traditionnels, surtout à proximité des villages car la population roumaine avait besoin d'eux, et que beaucoup se sont tournés vers le commerce et la vente, notamment dans les villes. Sur le plan culturel, on sait aussi que les Roms étaient reconnus, notamment certains *lăutari*, comme le chanteur Zavaidoc qui a joué aux côtés d'Enescu. Surtout, dans les années 1930, les premiers mouvements d'organisation de la communauté ont émergé, signe qu'une élite rom s'est constituée au cours des décennies précédentes.

Quelles sont ces associations et que réclament-elles ?

En mars 1933, l'association générale des tsiganes de Roumanie est fondée, l'Union générale des Roms de Roumanie va suivre, en septembre, et en octobre a lieu le premier congrès des Roms de Roumanie, placé sous l'égide de la Patriarchie roumaine – qui ne s'impliquera plus par la suite. On voit aussi apparaître quelques journaux, à Bucarest, Craiova. Ces organisations proposaient de créer des bibliothèques, des cours pour adultes, des universités, l'aide aux pauvres, la lutte contre l'analphabétisme. Des revendications assez similaires à celles d'aujourd'hui.

Avec l'arrivée au pouvoir d'Antonescu et le ralliement à l'Allemagne nazie pendant la Seconde Guerre mondiale, qu'advient-il des Roms roumains ?

Le 31 mai 1942, le ministère des Affaires étrangères a donné l'ordre de procéder au fameux recensement qui a conduit à la déportation des Roms, considérés comme des menaces pour l'ordre public, en Transnistrie. En un seul jour, les autorités ont fermé les villes et les villages, et recensé les Roms qu'ils ont aussitôt déportés. Plusieurs dizaines de milliers de Roms ont ainsi été déplacés. Là-bas, leurs conditions de vie étaient extrêmement dures. Famine, maladies, froid... Selon un document, entre 10 et 15 Roms mourraient par jour. Et selon des estimations, près de 36 000 seraient morts entre 1942 et 1944. Concernant les Roms de Transylvanie, qui était repassée sous domination hongroise, il est difficile de savoir combien ont été envoyés dans les camps de la mort en Pologne ou en Allemagne, puisqu'ils étaient répertoriés comme hongrois.

Que va changer le régime communiste ?

Sous le communisme, les Roms n'étaient pas reconnus comme une ethnie, à la différence des Hongrois ou des Saxons, et de fait ils ont été soumis à une politique d'assimilation – sans en être forcément conscients –, qui a été mise en place par les autorités locales. Pour les nomades, ce fut un cauchemar. Ils ont été obligés, de force, à renoncer à leur mode de vie, ont été battus, contraints de se faire des papiers, de faire l'armée. Mais pour les autres, ce fut une quasi-bénédiction. Le pouvoir

leur a donné un emploi, un logement, les enfants sont allés à l'école. Cela ne voulait pas dire que le reste de la société acceptait les Roms et ne faisait plus de différences, mais ils ont beaucoup évolué pendant cette période. Ils ont fait des études, beaucoup ont aussi oublié leur langue et mis de côté leurs origines, leur identité, afin de grimper dans l'échelle sociale. Ce processus d'assimilation a été assez fort, même si un nombre important a résisté aux changements.

Et après 1989 ?

Lorsque la faillite économique est arrivée, les Roms, moins qualifiés de façon générale, ont été les premiers à être mis dehors. Des conflits ethniques ont éclaté, dès 1990 : des maisons roms ont été incendiées dans le village de Mihail Kogălniceanu, dans le département de Brăila. En réaction, l'élite rom, en tout cas une partie car beaucoup cachent leurs origines, a commencé à se structurer, notamment sous l'égide du sociologue Nicolae Gheorghe et de l'accordéoniste Ion Onoriu, qui fonda l'ONG le Parti des Roms. La culture rom est promue dans les journaux, des projets sociaux sont lancés. Parallèlement, les premières mesures de discrimination positive sont apparues. Ce sera aussi le début des départs vers l'Europe de l'Ouest, départs dont une bonne partie concerne des Roms qui travaillent honnêtement. Depuis 2000, des instruments de lutte contre la discrimination et une stratégie pour l'amélioration de la situation des Roms ont été adoptés pour lutter contre les problèmes d'intégration, de pauvreté, d'analphabétisme... Aujourd'hui, les Roms sont des citoyens libres, dont les droits doivent être respectés. Et si les problèmes de discrimination, de pauvreté continuent d'exister, on ne peut pas résumer la communauté à cette seule idée.

Vieillir

LA CHRONIQUE
d'Isabelle Wesselingh
journaliste à l'Agence France-Presse

La nuit, parfois, quand elle ne dort pas, Florentina se lève et observe par la fenêtre les cigognes dans leur nid, en face de sa maison. C'est un nid immense au sommet d'un poteau, dans un village à une trentaine de kilomètres au sud de Bucarest. Des dizaines de moineaux y ont élu domicile au-dessous des cigognes. *« Je me sens moins seule en les regardant »*, dit Florentina, une vieille dame retraitée qui vit dans cette maison de campagne, seule en cultivant ses tomates et en soignant amoureusement les fleurs de son jardin. Ses enfants vivent tous hors du village. L'année dernière, Florentina a fabriqué une attelle à un bébé cigogne qui était tombé du nid. Elle raconte ses péripéties avec humour et se réjouit de l'avoir sauvé. *« On l'a tellement gâté ce bébé cigogne pour le guérir qu'il ne voulait plus migrer vers le sud et cela nous inquiétait »*, dit-elle. En parlant avec elle, par hasard, en ce dimanche de printemps, je remarque qu'elle est sortie s'asseoir sur le banc en face de sa maison vêtue d'une jolie robe à fleurs et qu'elle porte des boucles d'oreille raffinées. Ses belles mains mates sont celles de quelqu'un qui a travaillé la terre mais en ce dimanche, Florentina, une femme de la campagne, s'est faite élégante, même si personne ne viendra la voir, même si personne ne l'invite à sortir hors de chez elle. Cette élégance me touche comme une formidable résistance au temps qui érode parfois notre courage et notre dignité, une résistance face à tout ce qui nous rend tristes, comme probablement la solitude que ressent Florentina en ce dimanche de printemps. Depuis que mon père m'a raconté comment il voit petit à petit ses amis mourir et comment se rapproche ainsi la mort, par petites entailles de solitude creusées dans tout ce qui faisait une vie, je comprends un peu mieux quel est ce combat que mènent les personnes âgées qui nous entourent. Leur monde disparaît petit à petit, leurs capacités physiques se réduisent, les laissant dépendants d'autres personnes, eux qui chérissaient souvent leur indépendance. Nous, leurs enfants, devenons petit à petit, dans une inversion des rôles, ceux qui prennent soin. Il y a une certaine beauté dans cela, de précieux moments de complicité, mais aussi des caps à passer, inattendus, qui nous font grandir et vieillir.
Voir Florentina tenir à son élégance du dimanche, voir certaines de mes amies de plus de 85 ans ici ou à Marseille (Adriana, Jacqueline) sortir leurs belles robes et leurs boucles d'oreille, leur maquillage et leurs souliers à talons me semble un signe de vie tellement fort.
Un défi posé au temps, au découragement, à cette peur de la vieillesse qui semble tétaniser tant d'entre nous. Dans son roman *Accidentul*, Mihail Sebastian faisait dire à l'une de ses personnages : *« Quand je sens que je vais mal, je prends un soin particulier à bien m'habiller. »*
À Sarajevo, durant la guerre, les femmes soignaient du mieux possible leur tenue, leur maquillage, en défi à un siège moyenâgeux. Florentina dans son village, avec son élégance du dimanche, montre que l'on peut être tout simplement beau en étant vieux. Et je remercie les cigognes de venir lui tenir une compagnie silencieuse mais précieuse.

Autour de Maïdan

Que se passe-t-il dans les rues de Kiev aujourd'hui ? Quel est son quotidien ? Fin septembre, au bouclage de ce numéro, la guerre à l'est de l'Ukraine n'était pas terminée. Les milices pro-russes bataillaient toujours contre l'armée loyaliste. Mais dans la capitale, même si les signes du conflit sont là, le calme prédomine. De jour comme de nuit, Kiev est une grande ville comme les autres.

Laurent Couderc

Sur le plateau d'une émission de grande écoute de la télévision ukrainienne, l'atmosphère est tendue. Plusieurs invités débattent de la situation dans l'est du pays : « terroristes », « invasion », « souveraineté », « tanks »… La thématique de la guerre domine. Avant que le présentateur ne demande le silence ; les résultats du référendum écossais viennent de tomber donnant la victoire aux unionistes. Il sera brièvement commenté. En Ukraine, au soir de ce vendredi 19 septembre, on est en guerre. Depuis avril, les combats entre les milices pro-russes des régions de Donetsk et Louhansk et l'armée loyaliste ukrainienne ont fait plus de 3 000 morts. Et malgré les nombreux cessez-le-feu et le retrait progressif des pièces d'artillerie, la situation à la fin du mois de septembre restait incertaine.

Quelques heures plus tôt, place Maïdan, dans le centre de Kiev. Un soleil doux accompagne des promeneurs qui passent devant le grand obélisque, là où tout a commencé, là où furent filmées les premières images de l'insurrection, mondialement diffusées. En février dernier, suite au refus de l'ancien président Viktor Ianoukovitch de signer un accord d'association avec Bruxelles, le régime tombait sous la pression populaire. Après la « révolution orange » de novembre 2004 qui évinça une première fois du pouvoir ce même Viktor Ianoukovitch, les Ukrainiens faisaient de nouveau entendre leur voix, affrontant pendant trois mois les forces de l'ordre.
La place Maïdan de Kiev, ou place de l'Indépendance, fut le centre névralgique de cette bataille qui a mobilisé environ 500 000 personnes, fit plus de 80 victimes, et s'est désormais déplacée à la frontière orientale du pays. Avec de nouveaux enjeux mais une même ligne d'affrontement : se rapprocher de la sphère d'influence russe, ou pas.

Dans la capitale, on reste évidemment marqués. Des photos de l'insurrection de février et de l'armée loyaliste combattant à l'est ont été imprimées sur de grands panneaux d'environ trois mètres de hauteur disposés sur le parvis principal de Maïdan, juste devant l'obélisque.
De l'autre côté de l'avenue Krechtchatik qui traverse la place, deux bâches immenses dessinées d'un paysage bucolique, des oiseaux, de la vigne, cachent l'un des bâtiments incendiés pendant l'hiver. Avec une inscription démesurée : *« Gloire à l'Ukraine, gloire à nos héros ! »* Pas de regroupement particulier, seuls quelques jeunes gentiment marginaux jouent du tam-tam. La circulation est fluide. Deux jours plus tard, le dimanche,

un grand écran retransmettra la marche de Moscovites dénonçant l'attitude trop belligérante du Kremlin vis-à-vis de son voisin ukrainien. Mais il y aura peu de spectateurs, ce sera un jour de pluie.

« Il n'y a pas d'impulsivité ici, je dirais même qu'on y bénéficie d'une atmosphère presque méditerranéenne, le rythme est plutôt lent, souligne l'écrivain ukrainien né à Saint-Pétersbourg Andrei Kourkov, qui s'est souvent inspiré de Kiev dans ses ouvrages. *Depuis le début des années 2000, on se sent vraiment dans une ville européenne civilisée. Dans les années 1990, elle était sous l'emprise des mafias et il y avait beaucoup plus de corruption. »* L'homme est pressé, renommée oblige, mais prend le temps de parler de sa ville… *« Pendant les affrontements de cet hiver, la vie suivait son cours dans les rues proches de Maïdan. Il y avait de temps en temps quelques groupes de jeunes qui scandaient leur ralliement aux insurgés, mais c'est tout. Ce n'est que la nuit que des bandes brûlaient des voitures afin de remonter les gens contre les manifestants, mais cela n'a pas marché. »*

Cette ambiance plutôt paisible est perceptible, malgré la guerre à l'est. Et même si des images ou des mots reviennent rappeler l'actualité à chaque coin de rue. Les panneaux publicitaires sont souvent utilisés par les autorités pour mettre en exergue les actions courageuses de l'armée loyaliste ; en alternance avec le portrait de l'ancien champion du monde de boxe Vitali Klitschko, figure des manifestations anti-Ianoukovitch, et maire de Kiev depuis le 25 mai dernier – l'actuel président ukrainien pro-occidental Petro Porochenko a été élu le même jour. Les treillis militaires sont présents, mais en petit nombre, et le drapeau ukrainien flotte parfois aux vitres des voitures. Sur l'avenue Krechtchatik qui part de Maïdan, les boutiques de mode se suivent avant d'arriver à la grande halle avec ses fruits, légumes et divers produits parfaitement disposés. Sur une petite place, un groupe de danseurs hip-hop fait une démonstration ; les passants sourient, s'arrêtent, applaudissent. Les bâtiments des avenues rappellent la période soviétique, dans le plus pur style stalinien. Mais dans les rues adjacentes, les façades

SANOFI ROMANIA, PARTENER PENTRU SĂNĂTATE

LEADERSHIP

Companie lider pe piața farmaceutică din România, cu o amprentă locală puternică

234 MIL. € cifră de afaceri [1]

Pentru fiecare **1€** SE GENEREAZĂ **3,56€** valoare brută adițională în România [2]

31,5 MIL. de cutii de medicamente **vândute anual** [1]

3.900 de **joburi indirecte** generate de **ACTIVITATEA COMPANIEI** [2]

~250 de angajați

1 LOC DE MUNCĂ ÎN **SANOFI SUSȚINE ALTE 14 ÎN ROMÂNIA** [2]

PREZENȚĂ DIVERSIFICATĂ

Ofertă diversificată ce acoperă întreaga călătorie pentru sănătate, de la prevenție, la tratament și menținerea unei stări bune de sănătate

142 de **PRODUSE** în portofoliu

57 de **ARII TERAPEUTICE** LIDER DE PIAȚĂ în **26** [1]

5 **DIVIZII GLOBALE**

- Diabet și boli cardiovasculare (DCV)
- Medicamente mature (GenMed)
- Îngrijire specializată (Sanofi Genzyme - boli rare, scleroză multiplă, oncologie)
- Vaccinuri (Sanofi Pasteur)
- Medicamente fără prescripție și suplimente alimentare (CHC)

ȘTIINȚĂ ȘI INOVAȚIE

Cercetare și dezvoltare de soluții terapeutice pentru un viitor mai sănătos și acces precoce la medicamente de ultimă generație

800 de **pacienți incluși** în STUDII CLINICE

3.5 mil. € **INVESTIȚII** în **studii clinice**[3]:

4 mil. € investiți în **educație medicală** continuă [3]

diabet • cardiovascular • reumatologie • boli rare
vaccinuri • astm bronșic • sclerodermie • polipoză nazală (ORL)
oncologie • polichistoză renală • neurologie

[1] IQVIA MAT iunie 2018, CPP (Consumer prices)
[2] Date Sanofi, calcul realizat de Jensen Fitch Consultance
[3] Date transferuri de valoare, perioada de raportare 2015-2017

RESPONSABILITATE

Sprijinirea pacienților și a comunităților locale și responsabilizarea angajaților pentru a contribui la îmbunătățirea calității vieții

550.000 € granturi, sprijin financiar, activități educaționale dedicate grupurilor de pacienți (2015-2017)

2 ani de parteneriat cu **Crucea Roșie** (2016-2017)

2700 beneficiari din comunități defavorizate

aproximativ 400 de voluntari Sanofi Romania

sont de tendance classique, parfois peintes en vert pâle, bleu ou rouge. Quant aux blocs d'immeubles, ils sont plutôt du côté est du fleuve Dniepr qui divise la ville en deux. Une capitale vallonnée avec de nombreux espaces verts, et où de beaux châtaigniers longent les rues. En descendant près du fleuve, à environ deux kilomètres de Maïdan, se trouve Podil, l'ancien quartier juif. L'écrivain Mikhail Boulgakov y vécut une partie de son adolescence, au numéro 13 de la rue Saint-André, maison cossue devenue musée. Aujourd'hui, c'est le quartier un peu bohème, des jeunes y tiennent des petits cafés décorés simplement mais avec goût. *« Nous n'avons pas d'addition ici, vous donnez ce que vous voulez, dans ce pot, juste là »*, explique gentiment la serveuse d'un bistrot situé à l'angle d'une vieille bâtisse décrépie mais toujours noble.

Dans le coin, un couple fume le narguilé, une touche orientale que l'on retrouve dans la plupart des bars et restaurants de Kiev. Même si la ville est évidemment slave, qu'on y parle ukrainien et surtout russe. Entre les jeunes de Podil, les conversations rejoignent celles d'autres jeunes, d'autres grandes villes. Mais la situation à l'est reste néanmoins omniprésente. *« J'ai dit à mes amis russes qu'ils étaient les bienvenus à Kiev, mais je n'ai pas l'intention d'aller en Russie ou en Crimée, en tout cas pas avant longtemps »*, confie Ilia en buvant tranquillement son café. Aucune agressivité dans la voix de ce jeune trentenaire passionné de photos, mais de la résignation. *« C'est comme si vous étiez malade et que votre voisin en profite pour voler des choses chez vous »*, ajoute-t-il. À côté de lui, Svetlana, jeune avocate, semble davantage désemparée... *« J'ai un appartement en Crimée, au bord de la mer Noire, mais maintenant que la région appartient aux Russes* – Moscou ayant profité du vide de pouvoir pour annexer la péninsule en mars 2014, ndlr –, *je n'ai plus envie d'y aller, je ne sais pas quoi faire. »* Le soir tombe sur Podil, mais le quartier reste animé. Bientôt, la bière et la vodka remplaçeront les chocolats chauds. Une autre ville se réveille.

Kiev, la nuit

Dans une rue qui remonte la colline depuis Maïdan, bars et restaurants se touchent, chacun savamment illuminé. À l'intérieur de l'un d'eux décoré dans les tons marron et quelques touches de couleurs vives, l'ambiance est plutôt chaude. Il est 22 heures. Les cocktails au bar se succèdent, des serveurs très « à la mode » déambulent entre les tables. Il y a même un DJ, près du bar. Un groupe de trois jeunes filles dansent langoureusement sur sa musique électro jazz. Vers minuit, la salle s'agite, certains ont décidé de continuer la soirée ailleurs.

Place Bessarabka, à quelques encablures de Maïdan. C'est ici que la nuit kiévoise va prendre toute son ampleur. Plusieurs boites de nuit situées au cœur d'une grande galerie marchande accueillent les noctambules. L'une d'elles est à ciel ouvert, entouré d'immenses toiles blanches en forme de voiles. Mais c'est à l'entrée du passage que se trouve l'endroit le plus prisé, au onzième étage d'un grand immeuble. Pas facile de passer la barrière des videurs ; jusqu'à ce que l'un d'eux, un Ukrainien d'origine camerounaise, se montre enfin sympathique. Une heure du matin. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent sur « le » club de Kiev. Le lieu n'est pas très grand, une vingtaine de tables entourent la piste de danse. À l'autre bout de la salle principale, une petite terrasse domine le centre ville, avec un second bar et un second DJ. L'ambiance est électrique, la musique électronique. Quant à la présence féminine, elle est explosive, beaucoup de mannequins, semble-t-il. Les hommes, un peu plus discrets, sont surtout là pour payer la table : de 400 à 600 euros, un forfait qui permet d'être servi en alcool, plats chauds et fruits jusqu'au petit matin.

Antonio est un habitué du lieu. Ingénieur espagnol travaillant pour une société de construction, il vadrouille entre Kiev et Tbilissi, en Géorgie. Et a aussi vécu à

Sur elle

Capitale et plus grande ville d'Ukraine
Population : 3 millions
Superficie : 840 km2
Latitude : un peu plus au nord de Prague
Longitude : entre Istanbul et Ankara
Langues : ukrainien et russe, principalement
Température minimale moyenne : - 7 degrés (janvier, février)
Température maximale moyenne : 25 degrés (juillet, août).

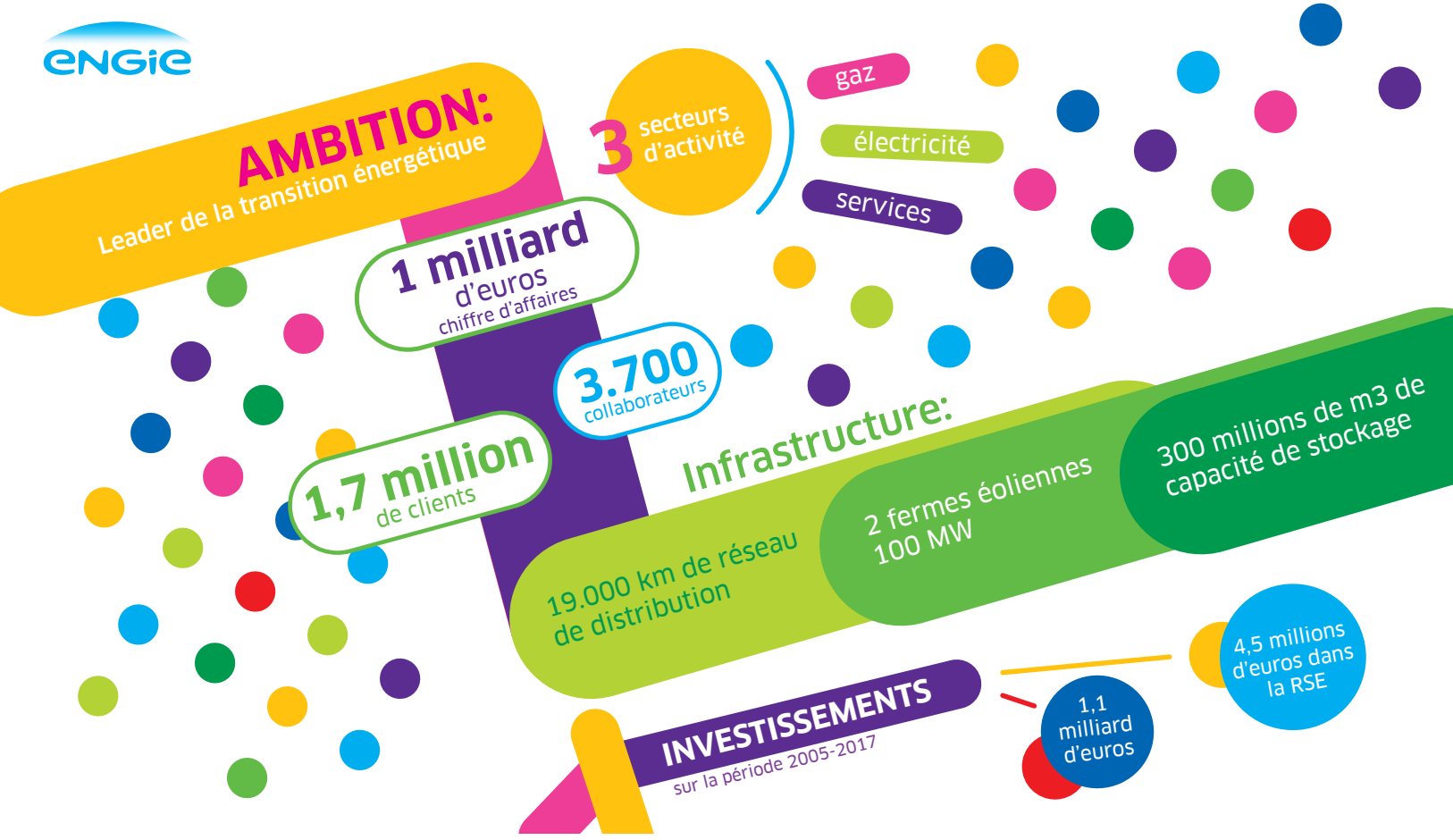
Bucarest pendant plusieurs années. *« L'endroit n'est pas très grand car peu peuvent se permettre ce genre de soirée. (…) L'économie souffre à cause de la crise avec la Russie, la monnaie* (la grivna, ndlr) *a subi une dévaluation de 80% en quelques mois. Mais bientôt cette ville et ce pays vont connaître un boom similaire voire plus important qu'en Roumanie »*, assure-t-il, lucide malgré l'heure qui tourne, et les boissons. *« Plusieurs quartiers de Kiev n'ont plus l'eau chaude à cause des coupures de gaz de Gazprom* (le géant énergétique russe, ndlr). *Chez moi, j'ai une centrale indépendante, mais sinon... »* Difficile d'imaginer que l'eau chaude est un problème au quotidien au milieu de cette nuit plutôt torride. Et que le salaire moyen en Ukraine ne dépasse pas 200 euros.

Cinq heures du matin. Le club reste bien rempli. Passe un plateau de brochettes de viande grillée accompagné d'une bouteille de Cognac avec cinq grands verres ballon. La commande est pour une table un peu en retrait, où un homme petit et gros fume le cigare, entouré de quatre superbes jeunes femmes et d'autres acolytes. Sans doute que la Ferrari garée à l'entrée, peinte couleur camouflage, lui appartient. Six heures et demie.

Sur la petite terrasse, les premiers rayons de soleil effacent doucement les spots du club. La musique est moins rythmée, les derniers clients prennent la sortie bruyamment, certains en titubant.

Maïdan au petit matin. La place est silencieuse, émouvante et majestueuse. Plus qu'en pleine journée, on ressent davantage ce qu'elle a vécu. À l'esprit, les mots de cette jeune Ukrainienne à l'anglais impeccable, Anna, rencontrée la veille... *« Cela m'a touchée de voir que beaucoup de pays de l'Ouest étaient avec nous. L'Ukraine est européenne, nous avons besoin de votre soutien. »*

PS : En novembre 2018, Kiev a commémoré un triste anniversaire. Il y a cinq ans, l'ancien président Viktor Ianoukovitch refusait de signer un accord d'association avec Bruxelles, provoquant l'embrasement des rues de la capitale ukrainienne, sa propre chute, et le début de la guerre à l'est du pays. Aujourd'hui, les négociations internationales n'ont toujours pas réussi à mettre un terme au conflit.



Pour leur enfant ?

Entretien avec Otilia Mantelers, psychologue spécialisée dans la relation familiale, sur les rapports parents-enfant en Roumanie.

Propos recueillis par Benjamin Ribout

Regard : Comment définiriez-vous votre spécialité ?

Otilia Mantelers : C'est à la naissance de mes enfants que, petit à petit, je me suis orientée vers la psychologie. J'ai notamment passé des diplômes américains en *parenting* et en *hand in hand parenting*. Et je me suis spécialisée dans tout ce qui est lié au jeu. Je reçois des groupes ici même, dans cette galerie que je loue à Bucarest. Les parents viennent parler de leur relation avec leur enfant sur la base d'une thérapie qui permet de faire ressortir les émotions par le biais du rire et des pleurs. En d'autres termes, j'essaie d'enseigner aux parents à jouer avec leur enfant. Le but est de créer de meilleures interactions entre eux, on met l'accent sur le contact et non pas sur le contrôle, qui est synonyme de punir ou récompenser. L'idée est de se connecter à son enfant durant un temps dit « spécial » : dix à quinze minutes par jour où l'on est à 100% disponible pour lui. Autre élément : être à l'écoute de ses émotions. Quand il pleure, ne pas le laisser pleurer tout seul. Savoir aussi imposer quelque chose en douceur et sans violence. Et je fais se rencontrer des adultes pour qu'ils apprennent à écouter et à prendre du recul.

Quels sont selon vous les principaux problèmes de la relation parents-enfant en Roumanie ?

Le temps accordé à l'enfant, quel que soit son âge. Les parents leur imposent toutes sortes de cours, d'activités... C'est trop. Ils ne passent plus de temps ensemble et quand c'est le cas, ils ne savent pas le faire fructifier. Les enfants sont fatigués et ne pensent qu'à regarder la télé après une journée archipleine. Les Roumains ont trop peur que leur enfant ne soit pas parfait ; il doit jouer d'un instrument, parler plusieurs langues étrangères, être fort au foot, etc. En Hollande par exemple, pays où j'ai vécu plusieurs années, les enfants finissent l'école à 15h et ensuite ils ne font plus rien. Enfin si, ils jouent... Chez nous, à partir de midi, c'est tout le reste qui commence. Nos enfants ne jouent pas suffisamment. Autre souci majeur : la compréhension mutuelle. Typiquement, on retrouve des enfants qui dès l'âge de neuf, dix ans, répondent à leurs parents. De leur côté, soit les parents punissent toujours plus et l'enfant s'éloigne, soit ils le laissent faire et baissent les bras, d'une certaine façon. Or, l'enfant sait parfaitement que c'est la faute de ses parents si sa vie est autant chargée. La relation se détériore, il se met à leur répondre et ainsi de suite. Mon travail est de les « reconnecter » afin qu'ils gèrent au mieux le temps passé ensemble.

Comment en est-on arrivé à ce degré d'exigence quasi absurde ?

D'après moi, cela vient du communisme. On avait des problèmes de survie à l'époque. Désormais, les parents disent : « Ça a été difficile pour

Zebra

Amicalement vôtre, **Mihaela Dedeoglu**.

Du lundi au vendredi, de 10h à 13h.

rfi ROMÂNIA

moi, je veux que mon enfant ait tout pour lui, sur le plan matériel et professionnel. » C'est seulement ensuite qu'ils rajoutent, « et aussi qu'il soit heureux ». Ils lui imposent alors de faire tout ce qui leur passe par la tête, notamment beaucoup d'activités. Mais si l'enfant ne passe pas suffisamment de temps avec ses parents, il ne les perçoit plus comme un soutien. À l'adolescence, en général, tout s'accentue : ces jeunes ne pensent qu'à sortir de chez eux, ils sont en constante opposition, les résultats scolaires sont mauvais. D'autres, les plus introvertis, peuvent tomber dans la dépression. Nous avons beaucoup d'adolescents dépressifs dans ce pays, plutôt des garçons d'ailleurs.

Quelle serait la définition du bonheur pour des parents roumains à l'égard de leur enfant ?

Qu'il doit surtout réussir professionnellement. Puis faire un bon mariage, un enfant, avoir une belle maison et une belle voiture. Je caricature, mais c'est à peu près ça, même si beaucoup en reviennent. Certains parents viennent me voir pour résoudre les problèmes de leur enfant à l'école parce qu'il est violent avec ses camarades de classe. Or, on encourage les garçons à être forts et surtout à ne jamais être tristes ou se plaindre. Pour les filles, c'est l'inverse ; on a tendance à vouloir réprimer leur colère. Elles doivent être calmes et jolies, des petites princesses. Mais elles ne font que refouler leur colère ; plus grandes, cela ressort inévitablement.

Quel regard portez-vous sur le rapport des mères roumaines à leur nouveau-né ?

Je vais vous donner mon exemple, cela répondra en partie à votre question. J'ai accouché en Hollande pour mon premier enfant. On m'a alors encouragé à accoucher « naturellement », à l'allaiter et à passer du temps avec lui. En Roumanie, c'est plutôt la césarienne qui est encouragée. Quant au lait maternel, on essaie, mais dès que quelque chose ne va pas, on passe vite au lait en poudre. Le personnel médical est très invasif et stresse trop les mamans, selon moi. Cela vient aussi de notre culture : il faut accoucher et régler ça au plus vite. Toutefois, les choses sont en train d'évoluer petit à petit. Il y a maintenant toutes sortes de conférences sur l'allaitement ou la naissance naturelle. Nourrir son enfant est un besoin primaire ; le réprimer rend la mère anxieuse, quelque chose se brise et l'enfant le sent. Tout commence de manière difficile. Quand vous allaitez, vous libérez de l'ocytocine, c'est idéal pour la mère et pour l'enfant.

Les pères s'impliquent-ils davantage ?

Ici, l'enfant est surtout avec sa mère, alors que dans les pays du nord de l'Europe, par exemple, c'est plutôt le contraire. Les pères sont plus impliqués, ils lavent leur enfant et jouent avec lui. Ceci étant, ici aussi cela vient, doucement. D'après moi, l'État roumain n'encourage pas suffisamment les pères à rester avec leur enfant en facilitant le travail à temps partiel. De plus, on appartient à cette culture où l'homme est celui qui doit ramener l'argent à la maison.

Quelle est la place des grands-parents dans l'éducation des enfants ?

Les grands-parents ont toujours un rôle important car les parents travaillent beaucoup, même si cela s'estompe un peu avec l'apparition des crèches. Je pense que c'est bien que les grands-parents viennent dans la famille de temps en temps, l'enfant développe ainsi plusieurs relations. Mais il ne faut surtout pas séparer l'enfant trop longtemps de ses parents. Ce n'est pas bon de faire comme à mon époque et de laisser son enfant des années chez ses grands-parents. Cela marque et l'on peut développer la peur de l'abandon. Avec des conséquences aussi dans la vie de couple plus tard, certains ont toujours l'angoisse qu'on les quitte, d'autres deviennent très jaloux...

En quoi la culture roumaine a-t-elle aussi un impact positif sur l'enfant ?

En Roumanie, on gâte et on couve nos enfants ; d'après moi, c'est positif. Autre bon point : le gouvernement offre un an durant lequel on peut rester chez soi après l'accouchement, c'était même deux ans il y a peu. À part ça, je ne vois pas. Généralement, ici, on dit qu'un enfant ne sait pas grand-chose car ce n'est qu'un enfant. On ne lui témoigne pas de réel respect et il ne bénéficie pas d'une réelle écoute. Pareil quand il pleure ou qu'il est triste. D'un autre côté, On les responsabilise trop ; pour les devoirs en premier lieu, puis quand il faut qu'il s'occupe de ses petits frères et sœurs. J'ai aussi le sentiment qu'à l'école, on accorde seulement de l'attention aux meilleurs, la créativité des élèves est réprimée. C'est très rigide. Enfin, je l'ai déjà mentionné, on les punit trop.

L'écrivain Mircea Cărtărescu s'apprête à donner un cours à la Faculté de lettres de Bucarest. À l'heure de la pause-déjeuner, il pénètre dans les couloirs de la Faculté et trouve un endroit au calme pour bavarder, à l'abri du fracas du monde… À 59 ans, l'écriture singulière de Mircea Cărtărescu incarne tout un pan de la littérature roumaine contemporaine. Puissamment poétique et issue de l'inconscient, son œuvre et l'œil aguerri de son créateur décryptent avec justesse et originalité la société actuelle.

« J'écris seulement à la main »

Propos recueillis par Benjamin Ribout

Regard : Comment vous posez-vous le problème de la réception de vos livres ?

Mircea Cărtărescu : Je dirais de manière très spontanée que le destinataire de mes livres est toute personne qui me ressemble ainsi que tous ceux qui veulent savoir ce qui se passe dans ma tête. Franz Kafka a une parabole excellente à cet égard. Il disait que quelqu'un avait découpé une fente derrière son crâne et qu'une masse de gens s'était formée derrière lui pour venir voir ce qu'il s'y passait. Or, il m'est impossible d'avoir accès à ce qui se trouve derrière moi. J'aimerais être le premier lecteur de mes livres et m'observer de l'extérieur, mais cela m'est interdit car c'est bien moi qui me trouve à l'intérieur de mes livres.

Êtes-vous surpris de vos livres quand vous les relisez ?

Je ne les relis jamais, à l'exception des moments où j'en fais des lectures publiques. Parfois, ce que je lis me plaît, mais il m'arrive aussi de trouver mes textes étrangers à moi, comme si quelqu'un d'autre les avait écrits. C'est un sentiment bizarre. Je crois que les très bons livres sont ceux qui peuvent être compris sur plusieurs niveaux, d'un point de vue très large et par des gens différents. Prenez *Crime et châtiment* : il peut être vu comme un excellent roman policier mais aussi, et plus largement, d'un point de vue métaphysique et théologique. De fait, un livre est comme un buffet suédois : vous choisissez ce qui vous convient et vous laissez de côté le reste.

Quel lien entretenez-vous avec les outils actuels et la nouvelle technologie ?

J'éprouve un lien très paradoxal avec la technologie. J'aime la technique et je suis familiarisé avec tout ce qui est électronique et informatique, cela m'intéresse grandement. Je lis énormément sur liseuse et j'adore ça. Le plaisir est le même qu'avec un livre classique car il est associé, dans mon cas, à sa commodité. Je lis couché dans mon lit, et c'est tout à fait possible avec une liseuse. Un livre est davantage perfectionné qu'un ordinateur classique car il est plus intuitif ; il est très aisé de parcourir un livre en le feuilletant, c'est impossible avec un ordinateur qui ressemble au papyrus de la période antique qu'on déroulait sans fin. Avec les liseuses, plus de problèmes. Hormis leur légèreté et le fait de pouvoir stocker des milliers d'ouvrages, cet outil ressemble au livre, vous pouvez feuilleter les pages, même le bruit est imité à l'identique. C'est parfait, surtout en voyage. Je suis donc un fan de tous ces gadgets. Comme je le disais, c'est là un paradoxe car j'écris seulement à la main, je n'utilise pas l'ordinateur pour mon travail d'écriture. J'écris patiemment, avec une calligraphie fine et de petite taille, sans ratures. Je suis donc plutôt ambivalent, avec d'un côté un travail quasiment traditionnel et artisanal, et ce monde électronique dans lequel je me sens comme un poisson dans l'eau. J'ai l'impression d'avoir 20 ans et d'être né une souris dans la main.

Le plaisir d'écrire et le rapport à la technologie sont donc pour vous bien distincts…

J'ai appris à me protéger. Cela commence par mon intimité et mon indépendance. Financière notamment, c'est primordial, mais aussi temporelle afin d'être tranquille, à l'image d'un adepte du yoga qui médite sur le monde et surtout sur lui-même. J'ai pris l'habitude de me plonger en moi chaque jour lorsque j'écris. Sans cela, il m'est impossible de composer une littérature de qualité. Par ailleurs, il m'est inconcevable d'écrire un livre en deux semaines et de travailler dix heures par jour. J'écris de manière régulière et constante, tous les matins, mais maximum deux pages par jour. L'après-midi, j'arrive seulement à lire. On peut comparer cette répétition quotidienne dans l'écriture à ces dames qui tricotent un pull-over, sans se dépêcher et en pensant à autre chose. Elles aussi déroulent leur vie entière. Une tricoteuse peut être entourée de toutes sortes de gens ; elle répète inlassablement les mêmes gestes. C'est un peu pareil pour moi, je n'aime pas me dépêcher. La trilogie Orbitor m'a pris quatorze ans.

Quel sera l'écrivain de demain ?

L'écrivain n'a pas tellement changé en 3000 ans, il ne devrait pas se modifier radicalement à l'avenir. L'envie de littérature provient d'un besoin de lyrisme et de poésie, ce besoin existera toujours. L'art de la littérature ne va pas se dissoudre dans l'art d'écrire des scénarios de films ou dans la publicité. Les hommes vont continuer à écrire des fictions tant qu'ils existeront. À quoi celles-ci ressembleront ? Quelque part, une multitude de formes artistiques coexistent déjà les unes avec les autres. On devrait continuer à avoir ce mélange de littérature élitiste, de littérature commerciale, érotique, un spectre très large de types de littératures. L'homme a besoin d'histoires et de fictions. De plus, les écrivains sont tous différents. Par ailleurs, je pense que la postérité ne doit pas confondre l'œuvre et l'homme. Certains, notamment durant le 20ème siècle, on fait des choix personnels et moraux douteux, à l'image de Céline ou de Gorki, mais on ne peut pas éluder entièrement leurs œuvres. En tout écrivain, il y a aussi plusieurs personnes. L'écrivain et le citoyen cohabitent.

Aujourd'hui, tout le monde écrit ou fait des photos, on est tous artistes…

Ce que l'on vit actuellement est la consécration de l'idéal surréaliste selon lequel tout le monde devrait être artiste. D'après moi, c'est une bonne chose. Dorénavant, nous postons tous nos

photos sur Instagram. Nous avons tous le droit à la parole et à nous exprimer librement sur les réseaux sociaux ; cela représente une forme de démocratisation du monde. Umberto Eco déplorait il y a peu le fait que les réseaux sociaux amenaient également sur le devant de la scène toutes sortes d'imbéciles et d'idées, disons, douteuses. Je pense que chacun a le droit de s'exprimer, peu importe son niveau d'éducation. Si l'on discrimine à ce niveau-là, ce serait comme imposer un quotient intellectuel minimum pour voter. Cela s'appelle du fascisme. Les outils modernes représentent les développements récents des valeurs démocratiques, tout simplement.

Quel regard portez-vous, en tant que roumain, sur la construction européenne ?

Si certains pays occidentaux peuvent se permettre d'être eurosceptiques, ce n'est pas le cas de la Roumanie. L'entrée dans l'UE a représenté une chance énorme pour nous, je dirais peut-être même plus importante que la révolution. Dans les sondages, les Roumains sont très satisfaits de l'Europe et peu la rejettent. Une Europe unie est une chance à tous points de vue. Nous devons même aller plus loin, vers plus d'intégration, à tous les niveaux, économique et culturel. Toutefois, on ne peut pas occulter qu'il y a aussi des problèmes. Ce à quoi nous assistons avec la crise des réfugiés est complètement nouveau pour l'Europe. Cela nécessite beaucoup de sagesse et de diplomatie. Au final, d'après moi, l'Europe est exposée à quatre dangers majeurs. La Russie, plus agressive que jamais aux frontières orientales de l'Europe, le danger du terrorisme islamiste, la crise grecque et, enfin, l'immigration non contrôlée. Le droit à la libre circulation est l'un des plus importants que les citoyens aient obtenu, mais cette immigration doit être mieux régulée. Je lisais il y a peu que l'on estimait à 5000 personnes le nombre d'extrémistes qui étaient passés en Europe parmi les immigrés.

Diriez-vous que l'on veut trop imposer de cadres et de normes à la Roumanie ou bien que ce pays manque d'inspiration ?

Idéalement, la Roumanie aurait dû se trouver elle seule une voie après 1989, mais elle n'était pas en mesure de le faire. C'était un pays moribond, un cadavre gelé qu'on a laissé se débrouiller tout seul. En Europe occidentale, après la Seconde Guerre mondiale, il y a eu le Plan Marshall. Un tel plan régional pour l'Europe de l'Est n'a pas eu lieu alors que cela aurait dû être le cas. Les grandes démocraties auraient dû intervenir financièrement, avec de l'aide logistique et du savoir-faire pour favoriser le redressement des pays de l'Est. Tous les changements démocratiques depuis 1990 ont été la conséquence de directives étrangères, rien n'est venu de la Roumanie. Si aujourd'hui le pays est un tant soit peu démocratique, cela provient de facteurs extérieurs. Ce cadre coercitif s'est fait pour le bien du pays. Il est aussi intéressant de noter que ce même cadre a rencontré une vive résistance en Roumanie. Un peu comme un mauvais élève à l'école qui, bien qu'aidé, conserve quelque chose en lui qui le tire constamment vers le bas. Mircea Dinescu a d'ailleurs dit à ce sujet que l'on ne pouvait pas changer les Roumains en Allemands afin que les choses fonctionnent mieux. On fait avec ce que l'on a et avec nos problèmes. N'oublions pas que 40% des Roumains, aujourd'hui encore, n'ont toujours pas de canalisations et possèdent leurs toilettes au fond du jardin. Ce peuple fait des progrès, mais à son rythme. De plus, comme Herta Müller le déclarait récemment, environ 40% des gens qui en Roumanie possèdent des médias, forment le personnel politique ou le milieu d'affaires, sont des anciens membres de l'appareil communiste ou leurs successeurs. Au final, les Roumains ont dû improviser. La fibre démocratique s'était perdue dans les méandres de l'histoire et la société civile était quasi inexistante en 1990. Finalement, ce qui s'est passé est on ne peut plus logique.

vivre
les
cultures

INSTITUT FRANÇAIS
Roumanie

« La maîtrise d'une langue
*est un démultiplicateur de compétences. »**

Vos collaborateurs sont talentueux...
...en 2019 démultipliez leurs talents
avec l'Institut français de Roumanie

Bd. Dacia nr. 77, **București** | (0374) 125 200
Str. Ion I. C. Brătianu nr. 22, **Cluj-Napoca** | (0264) 598 551
Bd. Carol I nr. 26, **Iași** | (0232) 267 637
Bd. C.D. Loga nr. 46, **Timișoara** | (0256) 201 453

Retrouvez-nous sur les réseaux

*Marianne Conde Salazar, CCI Paris IdF

Regard numéro 81 (décembre 2017) :

Qui sont les Hongrois ?

Propos recueillis par Hélène Bienvenu

Pour répondre à cette vaste question dont la réponse ne peut qu'être partielle, *Regard* s'est entretenu avec Ludovic Lepeltier-Kutasi, franco-hongrois, directeur de publication du site d'informations francophones Hulala (www.hu-lala.org) qui couvre l'actualité des pays d'Europe centrale. Il rédige actuellement une thèse de géographie sur un quartier populaire de Budapest.

Regard : À quel espace géographique les Hongrois se sentent-ils appartenir ? À l'Ouest, au centre ou à l'Est de l'Europe ?

Ludovic Lepeltier-Kutasi : La question de l'appartenance de la Hongrie à l'Est ou à l'Ouest de l'Europe traverse l'histoire du pays depuis la fondation de l'État jusqu'à la fin du 19ème siècle. Lors de la christianisation du pays, on a opposé Rome à Byzance ; lors des conquêtes ottomanes, l'Europe chrétienne à la puissance musulmane ; puis, durant la domination autrichienne, la modernité industrielle de l'Ouest à un nationalisme puisant une partie de ses sources dans l'Orient des tribus nomades. En réalité, il suffit de regarder une carte pour se convaincre du caractère de carrefour de la grande plaine hongroise au sein de l'Europe centrale. Ceci étant, la question de l'appartenance à une Europe centrale, définie de façon positive, c'est-à-dire au-delà de l'opposition Est/Ouest, est assez récente. L'affirmation du caractère centre-européen des quatre pays du groupe de Visegrád (Hongrie, Pologne, République tchèque et Slovaquie, ndlr) a sans doute été utile pour leurs dirigeants afin de se débarrasser de la notion de « pays de l'Est », utilisée au 20ème siècle pour désigner le bloc soviétique. Pour autant, au sein de la population hongroise, appartenir à l'Ouest continue de résonner comme un critère de civilisation et de modernité. C'est vers l'Ouest que les regards se tournent encore, même s'il est vrai que le rêve ouest-européen semble s'être terni, notamment depuis la crise des réfugiés.

Quel rapport entretiennent les Hongrois avec leurs sept voisins frontaliers et les autres pays de la région ?

Les rapports entre les Hongrois et leurs voisins sont encore incroyablement marqués par l'histoire et ses blessures, notamment par le traumatisme du traité de Trianon. *
La question des minorités magyarophones de Transylvanie et de la vallée du Danube est récurrente. Mais ces relations ne se limitent pas à une forme de revanchisme. Elles s'inscrivent également dans la complexité des rapports sociaux que pouvaient entretenir les populations autochtones roumaines et slaves face aux grands seigneurs terriens, souvent hongrois. Il reste beaucoup de non-dits sur le traumatisme de Trianon, qui ne touche pas la population hongroise de façon homogène. Le relatif succès de la sortie récente d'un ex-Premier ministre hongrois contre le droit de vote des « Hongrois d'outre-frontières », accordé par Viktor Orbán en 2010, l'illustre assez bien. Concernant les autres pays de la région, c'est, me semble-t-il, l'incompréhension, le manque de communication et l'absence de curiosité qui dominent.

* En contradiction avec le principe des nationalités qui triomphe après la Première Guerre mondiale, le traité de Trianon de 1920 a pour conséquence de faire passer 3,3 millions de Hongrois sous domination étrangère (roumaine, yougoslave ou tchécoslovaque). La Hongrie perdra deux-tiers de sa superficie. Vécu comme un traumatisme historique, la demande de révision du traité est un point essentiel de la politique étrangère hongroise durant l'entre-deux-guerres et participe au rapprochement du pays avec l'Allemagne.

L'exemple le plus flagrant reste celui du tourisme hongrois en Roumanie, où le voyageur de Budapest préfèrera toujours une sortie dans le Pays sicule à la visite d'un monastère orthodoxe roumain. La Hongrie et ses voisins ont de ce point de vue un retard de plusieurs décennies sur des pays comme la France ou l'Allemagne ; très peu de programmes d'échanges, de projets transfrontaliers, un travail sur la mémoire quasiment absent. Si les classes moyennes élevées vont skier en Autriche et se baigner sur la côte adriatique, les mobilités entre ces pays restent globalement assez faibles.

Peut-on revenir sur les débats qui alimentent l'origine des Hongrois ?

On entend encore l'opposition entre les théories « finno-ougrienne » et « touranienne », impliquant une parenté avec les peuples turcs d'Asie centrale. Ce débat mêlant linguistique et archéologie des populations est pourtant réglé depuis longtemps : la langue hongroise est une langue finno-ougrienne avec un riche lexique turcique dont l'origine n'est pas forcément claire. Et puis l'on sait à peu près localiser la trajectoire des premiers Magyars entre les monts Oural et le bassin des Carpates. En fait, le principal traumatisme du traité de Trianon est d'empêcher les Hongrois de se penser pleinement comme une nation politique et de renvoyer les questions sur l'identité hongroise à de poussiéreux débats sur l'ethnicité magyare. Qui est le plus hongrois entre un Français naturalisé hongrois et un Sicule de Roumanie ? Pour beaucoup de dirigeants actuels, la réponse n'est pas tranchée. Mais cette ambiguïté est ancrée dans l'inconscient collectif ; alors que les Roumains ont les mots « maghiari » et « unguri » pour distinguer la nation ethnique et politique hongroise, la langue hongroise ne permet pas de penser ces concepts séparément.

Cette langue hongroise, impénétrable pour de nombreux locuteurs, confère-t-elle un sentiment d'unicité aux Hongrois ?

Ce qui fait la rupture avec les autres pays de la région, c'est effectivement cette langue qui n'est pas d'origine indo-européenne et représente un fort facteur d'isolation. La langue hongroise actuelle, standardisée et modernisée, est le produit d'un mouvement historique puissant, le romantisme nationaliste du 19ème siècle, qui a produit à la fois une œuvre littéraire foisonnante mais s'est également mué en instrument de domination sur les groupes slovaques, roumains, ruthènes et même croates. La langue hongroise actuelle a été taillée pour être la langue d'une grande nation moderne et dominatrice et elle s'est retournée contre elle-même en devenant le langage obscur d'un petit pays de l'ex-Europe de l'Est. Le sentiment qui domine, ce n'est donc pas tellement la singularité, c'est plutôt l'impression d'être incompris. Et c'est d'autant plus paradoxal qu'il existe une certaine unité dans la culture et les modes de vie avec les pays alentour. Sans doute que la pratique de l'anglais par les plus jeunes générations permet d'atténuer cet isolement.

« Le principal traumatisme du traité de Trianon est d'empêcher les Hongrois de se penser pleinement comme une nation politique et de renvoyer les questions sur l'identité hongroise à de poussiéreux débats sur l'ethnicité magyare. »

Comment définir l'homme hongrois, qui est-il ? Et comment fonctionne la société hongroise ?

Il est difficile de répondre à cette question, d'autant qu'il me semble que les identités sociales prennent souvent le pas sur les identités culturelles. Peut-être que la meilleure réponse est de décrire le fonctionnement de la société hongroise, que certains comparent à une poire pourrie : une élite économique réduite, suivie d'une classe moyenne haute citadine, issue en grande partie de l'intelligentsia, avec un capital social essentiellement assuré par le prestige du groupe

et un capital culturel respecté. Puis le ventre mou de la société, avec la partie désargentée et provinciale de l'intelligentsia, l'ancienne classe moyenne communiste en plein déclassement, une faible classe ouvrière et enfin une frange importante de marginaux et d'exclus. À la fracture territoriale Est/Ouest s'ajoute la polarisation de Budapest, qui écrase l'ensemble du pays et attire les quelques jeunes formés originaires de province.
Si les campagnes riches de l'Ouest se sont modernisées dans les années 1990, celles de l'Est se sont appauvries et ont vu se réactiver des rapports sociaux néo-féodaux, entre des notables localement puissants et une population, souvent d'origine rom, structurellement à l'écart du marché du travail. Il en résulte une société éclatée sans conflit qui cache beaucoup de frustrations collectives, où l'homme hongrois prendra des visages différents selon son milieu d'origine et les personnes auxquelles il sera confronté ; on pourra vanter son sens de la débrouille lorsqu'il partira travailler comme artisan en Autriche ou en Allemagne, son adaptabilité lorsqu'il se retrouvera serveur à Londres, mais aussi parfois son obséquiosité ou au contraire son arrogance.

À quoi les Hongrois aspirent-ils aujourd'hui ?

Selon une étude intitulée « Le rêve hongrois » publiée en octobre 2017 par le think tank Policy Solutions et la fondation Friedrich-Ebert-Stiftung, 55% des Hongrois aspirent à des salaires et retraites plus élevés, 35% à une amélioration du système de santé, 25% à une réduction des inégalités patrimoniales.
Et au-delà de 40 ans, la plupart des Hongrois disent ne plus trop se prendre à rêver.

Sur Chişinău

Mihaela Rodina

Chaotique ou charmante, grise ou verdoyante, soviétique ou coquette, aucune ville ne semble recueillir des étiquettes aussi contrastées que Chişinău, capitale de la République de Moldavie. Les guides touristiques n'aident pas non plus : entre ceux qui évoquent une « ville blanche baignée d'une mer verte » et ceux qui dépeignent au contraire une « cité industrielle aux immeubles de type soviétique plutôt délabrés », toutes les nuances sont permises.

Y aurait-il donc plusieurs Chişinău emboîtées telle une poupée russe ? La réponse réside peut-être dans l'histoire mouvementée de cette ville, qui a plusieurs fois changé de mains entre la principauté de Moldavie, la Russie, la Roumanie et l'Union soviétique, avant la proclamation de l'indépendance de la Moldavie, en 1991.* Chaque période fut accompagnée de son propre style architectural, de ses symboles et de ses plaies.

Nul autre repère de la ville ne semble mieux refléter ces soubresauts que l'actuel boulevard Ştefan cel Mare (Étienne le Grand) : cet axe nord-ouest/sud-est traversant Chişinău fut dénommé tour à tour rue Moskovskaïa (jusqu'en 1877), Alexandrovskaïa (jusqu'en 1924, en honneur aux tsars Alexandre I et II), Alexandru cel Bun (jusqu'en 1944, du nom du prince moldave du 15ème siècle), et Lénine (jusqu'en 1991).

Le long de cette artère, on retrouve d'élégants bâtiments érigés à la fin du 19ème-début du 20ème siècle, telles la mairie, la Banque municipale (devenue la Salle d'orgue), ou encore la maison Hertza, aux côtés d'immeubles dans le pur style soviétique : la Maison du gouvernement, le Parlement (ancien siège du Comité central du Parti communiste), ou encore l'hôtel Cosmos.

On peut aussi y admirer les monuments phares de la ville : l'Arc de triomphe, construit en 1841 pour marquer la victoire de l'Empire russe sur l'Empire ottoman lors de la guerre de 1828-1829, la statue en bronze d'Étienne le Grand, qui a plusieurs fois été déplacée au gré de l'histoire, ou encore l'imposante cathédrale néoclassique de la Nativité, se dressant au milieu du parc éponyme.

Entre les babouchkas qui vendent des légumes au marché central, les symboles soviétiques encore présents sur de nombreux bâtiments, et les cafés branchés, Chişinău projette l'image d'une capitale qui cherche encore

MUZEUL NAȚIONAL DE ARTĂ AL ROMÂNIEI
MUSÉE NATIONAL D'ART DE ROUMANIE

CoBrA et Cie

28 septembre 2018 - 27 janvier 2019

Wallonie - Bruxelles International.be
Délégation Bucarest

Fédération Wallonie-Bruxelles

Ville de La Louvière

Centre de la Gravure et de l'Image imprimée

MNaR

TVR · Digi 24 HD · Observator Cultural · Trinitas TV · sensotv.ro · Radio România Cultural · Radio România Internațional · RFI România · France Médias Monde · igloo · Arhitectura · zeppelin · IQeel

son identité. Ironiques, amers ou nostalgiques, les récits d'écrivains, de journalistes ou de blogueurs montrent ces antagonismes.

« Depuis que le cours de l'histoire a basculé du socialisme développé au capitalisme sauvage, Chişinău balance entre avoir et ne pas avoir un passé. Des quartiers historiques sont rasés pour faire place à des dortoirs », déplore l'écrivain Iurie Colesnic.

« Sur toute la longueur du boulevard Ştefan cel Mare, il n'y a aucun kiosque à journaux, remarque l'activiste et blogueur Vitalie Sprânceană. *Il y a en revanche des vendeurs de sous-vêtements, de* pretzels, *de chocolats, beaucoup d'or et d'argent, des banques, des bureaux de change. »*

Le journaliste George Damian y voit *« une ville de province coquette, qui vit à son propre rythme »*. Sorin Hadârcă, économiste, se dit charmé par les *« ruelles empreintes d'une tristesse mélancolique, pauvres et belles en même temps ». « C'est une ville chaleureuse et lumineuse, capitale européenne la plus verdoyante, en plein changement »*, estime Taisia Foiu, bibliothécaire et âme du blog « Chişinău, oraşul meu » (Chişinău, ma ville), qui regrette néanmoins les mesures insuffisantes pour en protéger les joyaux architecturaux.

Pour la photographe Anetta Dabija (SaveChisinau), *« certaines zones du centre historique font penser à un conte. Recélant la magie des temps anciens, elles nous permettent de revivre le passé de Chişinău ».*

---

* Précédemment dénommée Bessarabie, la région fut partie intégrante de la principauté roumaine de Moldavie jusqu'en 1812, avant que le sultan de l'Empire ottoman ne la cède à la Russie. Elle restera alors une province de l'Empire russe jusqu'à la Première guerre mondiale – et ne sera unie à la Valachie que de 1856 à 1878 pour former la Roumanie indépendante. Suite à la conférence de Paris (1920), la Bessarabie sera officiellement assimilée à la Grande Roumanie. Mais le nouveau gouvernement soviétique ne reconnaîtra pas cette union et organisera, en octobre 1924, sur la rive gauche du fleuve Dniestr, la République autonome socialiste soviétique de Moldavie (RASSM), essentiellement peuplée de Russes – aujourd'hui Transnistrie, ou République moldave du Dniestr (RMN), toujours non reconnue par la communauté internationale. En vertu du pacte germano-soviétique de 1939 prévoyant la rétrocession de la Bessarabie à l'URSS, la Moldavie – à laquelle est rattachée la RASSM – deviendra, le 2 août 1940, la 13ème république fédérée de l'Union soviétique, avec pour capitale Kichinev (actuelle Chişinău). Cependant, dès 1941, la région sera occupée par les forces roumaines, alliées à l'Allemagne. Étendu jusqu'à Odessa, en Ukraine, le territoire de la RASSM, alors placé sous administration roumaine, sera un lieu de déportation pour les Roms et les juifs de Roumanie (dont environ 180 000 sur 300 000 périront). En août 1944, les Soviétiques reprendront la RASSM (Transnistrie) ainsi que la Bessarabie (actuelle Moldavie). Rétablie dans ses frontières de 1940, la région deviendra la République soviétique socialiste de Moldavie, avant de déclarer son indépendance suite à l'effondrement de l'Union soviétique en 1991. Aujourd'hui dénommée République de Moldavie, le pays est membre des Nations unies depuis 1992. Source : principalement l'encyclopédie Larousse.

RRI Spécial

Avec
Ileana Ţăroi

Chaque jeudi de
13h15 à 13h45 sur
www.rri.ro - canal 2

Radio
România
Internațional

Et maintenant, quelques-unes
des plus belles photos publiées dans *Regard*
au cours de ces dix dernières années...

Regard numéro 66
(juillet 2014) :

Dans le delta
du Danube.

Photo : Mihai Barbu

Regard numéro 68 (décembre 2014) :
Berger près du village de Viscri (centre de la Roumanie).
Photo : Mihai Barbu

Regard numéro 73 (décembre 2015) :

En Bucovine (nord-est de la Roumanie).

Photo : Mihai Barbu

Regard numéro 73 (décembre 2015) :

Intérieur d’une église, en Bucovine.

Photo : Mihai Barbu

Regard numéro 74 (mars 2016) :

Dans un garage de la STB (Societatea de Transport București).

Photo : Mihai Barbu

B 95 KSM
B 94 GM

Regard numéro 74 (mars 2016) :

Dans l'ancienne grande salle des congrès du parti communiste bulgare située au sommet du mont Buzludja, à quelques kilomètres au sud de la ville de Gabrovo (centre de la Bulgarie).

Photo : Dimitri Dubuisson

ПРОЛЕТАРИИ ОТ ВСИЧКИ СТРАНИ, СЪЕДИНЯВАЙТЕ СЕ!

Regard numéro 75 (juin 2016) :

Minaret de la mosquée du village de Fântâna Mare, département de Constanța, région de Dobrogea (sud-est de la Roumanie).

Photo : Mihai Barbu

Regard numéro 75 (juin 2016) :

À l'intérieur de la mosquée Esmahan Sultan de Mangalia, station balnéaire, département de Constanța.

Photo : Mihai Barbu

Regard numéro 75 (juin 2016) :

Joueur de Baglama, instrument traditionnel tatar, dans le village de Hagieni, département de Constanța.

Photo : Mihai Barbu

Regard numéro 75 (juin 2016) :

Enfants dans les rues d'Odessa.

Photo : Marine Leduc

Regard numéro 77 (décembre 2016) :

Dans la commune de Sohodol, à l'est de Bran, lors de la récolte des derniers foins de l'année. Au loin, les monts Măgura Codlei.

Photo : Corina Eredenta Moldovan-Florea

Regard numéro 77 (décembre 2016) :

Mihai Alexa, 77 ans, commune de Săcel, département du Maramureş.

Photo : Mihai Barbu

Regard numéro 78 (mars 2017) :

Le 12 décembre 2016, piața Victoriei à Bucarest, manifestation contre l'Ordonnance d'urgence numéro 13 assouplissant la législation anti-corruption.
Photo : Mihai Barbu

Regard numéro 78 (mars 2017) :

Virgil Palade, 63 ans, horloger rue Brezoianu à Bucarest depuis 1972.

Photo : Mihai Barbu

Regard numéro 79 (juin 2017) :

Les monts Apuseni (nord-ouest de la Roumanie).

Photo : Mircea Reștea

Regard numéro 79 (juin 2017) :

Dans une petite boutique du village d'Horea, dans les monts Apuseni.

Photo : Mircea Reștea

Regard numéro 79 (juin 2017) :

Jeunes hongroises assises sur le pont de la Liberté, à Budapest.

Photo : Hélène Bienvenu

Regard numéro 80 (octobre 2017) :

Lors du festival Noaptea Caselor,
au numéro 33 de la rue Jean-Louis Calderon, à Bucarest.

Photo : Marine Leduc

Regard numéro 83 (juin 2018) :

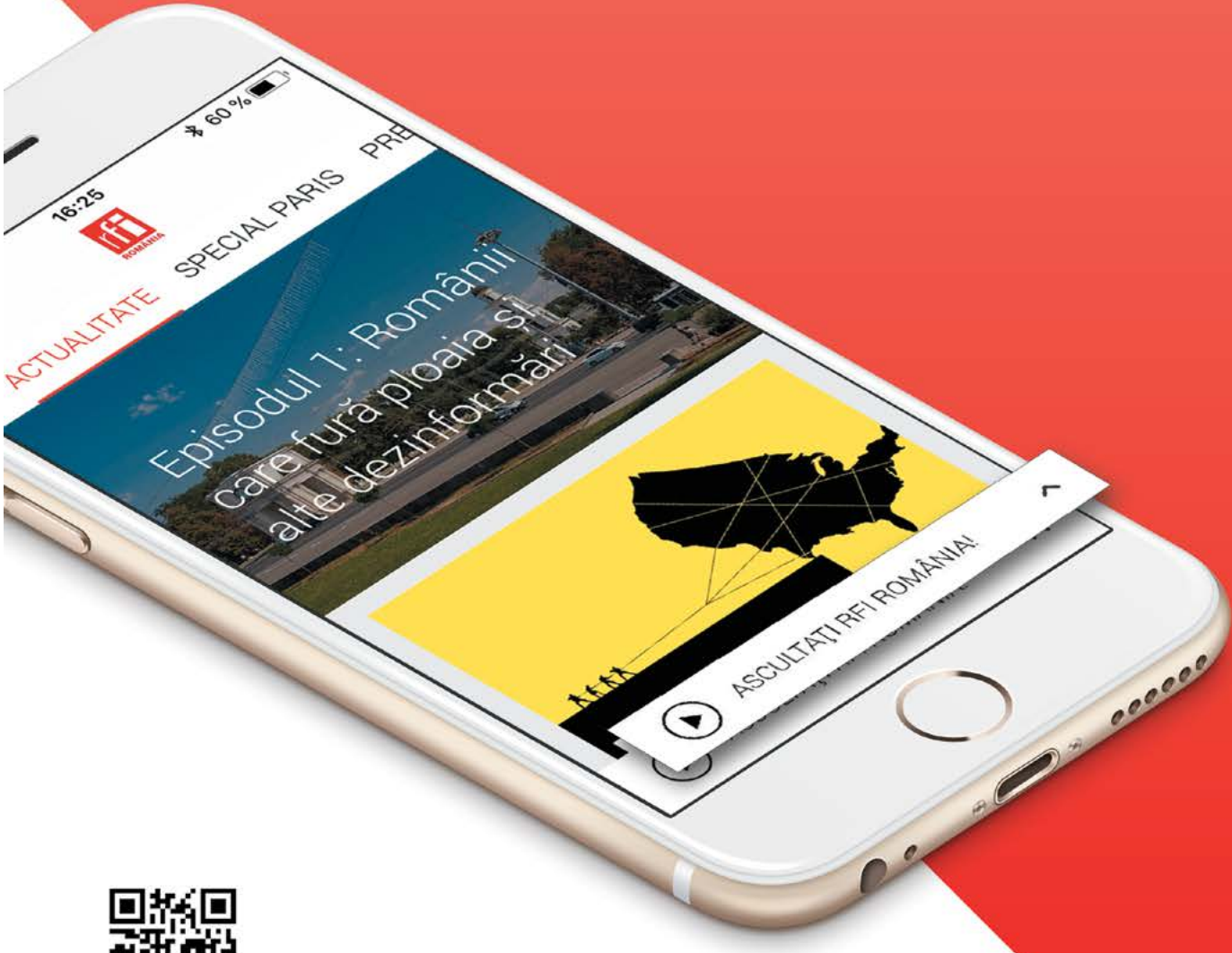
Vama Veche, village du littoral roumain frontalier avec la Bulgarie.

Photo : Mihai Barbu

CHEKHANA

LES VOIX DU MONDE

L'actualité est complexe, y accéder devient simple avec notre nouvelle application



RFI România est également accessible
pour tous les utilisateurs via l'application Pure Radio

La Francophonie
une communauté toujours plus active !
Nous sommes 300 millions !*
*chiffres de l'Observatoire de la langue française dans son rapport «La langue française dans le monde 2018»
ORGANISATION INTERNATIONALE DE la francophonie

Numărul 15 • iarna - 2018

REGARD

regard.ro

SUPLIMENT al revistei francofone ***REGARD***
SELECȚIE DE ARTICOLE TRADUSE

Edito

O chestiune de timp

Ne dezlipim ochii de el din ce în ce mai greu. Pentru că ne informează, ne distrează, ne ghidează - deși mai degrabă ne controlează. Aproape că a devenit un apendice al corpului nostru, un fel de membru în plus. În ritmul ăsta, peste câteva mii de ani, vom fi diformi, cu ochi exoftalmici, ieșiți din orbite, și urechi mari precum cele ale elefantului Dumbo. Ca obiect în sine, „smartphone-ul" este un mic miracol tehnologic, pentru că te ajută să faci aproape orice. Și mai ales să intri pe Facebook - rețea care-ți permite să afli o mulțime de lucruri inutile despre cei din jur, cu condiția ca aceștia să-ți devină prieteni (?). Creatorul său, Mark Zuckerberg, spunea recent, plin de mândrie, că întreaga „planetă" petrece pe Facebook în jur de 3 ore și jumătate pe zi, în medie. Vai de ochii noștri, vai de capul nostru. Adesea, când iau prânzul cu un amic, aproape 10% din conversația noastră e întreruptă de „smartphone-ul" lui. Eu continui totuși să mănânc, dar cu încetinitorul, ca nu cumva să termin înaintea lui. Îmi torn un pahar de vin și îl privesc pe omul din fața mea, absorbit de ecran, cu fruntea îngândurată. Minutele trec unele după altele, iar el mă asigură că se va întoarce, „într-o secundă" la conversația noastră. „Nicio problemă". Cu un gest mecanic, îmi scot și eu telefonul mobil din buzunar. Doar că al meu nu are prea multe „funcții". La drept vorbind, nu are aproape niciuna. Știe că nu-mi place să fiu deranjat excesiv, știe că nu fac fotografii. Și mai știe că prefer o agendă aerisită. De altfel, ori de câte ori vreau să adaug un contact nou, mă obligă să șterg un altul. Nicio grijă, lună de lună se găsește câte un nume care să fie șters. Agenda rămâne astfel neaglomerată și ușor de folosit. Iar bateria durează cinci zile. Și atunci îmi pun următoarea întrebare: care e mai „smart"? Telefonul meu sau cel al amicului meu căruia îi consumă exact ceea ce are mai de preț, și anume timpul? Timpul petrecut cu cineva care s-ar putea să nu mai fie mâine; timpul în care ar putea-o zări pe acea frumoasă domnișoară care, în trecere, i-a aruncat o privire caldă; timpul în care și-ar ridica ochii și ar realiza faptul că raza de soare coborâtă peste parcul Icoanei îi amintește de un moment luminos din adolescență; timpul care-ți îngăduie să lași să treacă vreo câteva secunde, să savurezi acea tăcere elegantă, inteligentă, apărută uneori între doi oameni care știu îndeobște să se asculte unul pe celălalt.

Laurent Couderc

Couverture du numéro 15 de notre supplément en roumain sorti début décembre (1100 exemplaires en papier recyclé / 28,5 cm sur 42,5 cm / 8 pages). lc

Rédacteur en chef
Laurent Couderc

Secrétaire générale
Jacqueline Laye

Secrétaire de rédaction
Cătălina Kahn

Ont participé à la rédaction de ce numéro
Mihai Barbu
Hélène Bienvenu
Carmen Constantin
Laurent Couderc
Marion Guyonvarch
Benjamin Ribout
Stéphane Siohan
Isabelle Wesselingh

Maquette
Q-T-RAZ

Agences, photos et illustrations
Mihai Barbu
Hélène Bienvenu
Georgian Constantin
Dimitri Dubuisson
Marine Leduc
Corina Eredenta Moldovan-Florea,
Mircea Reștea

Imprimerie
Imprimeria Arta Grafică

Web Master
Marian Grosu

Abonnez-vous dès maintenant à *REGARD*

Abonnement pour
12 mois
(4 numéros)
75 RON en Roumanie
40 euros à l'étranger

Abonnement pour
24 mois
(8 numéros)
140 RON en Roumanie
80 euros à l'étranger

Abonnement
numérique
Gratuit
via l'abonnement
papier

en ligne : catalina@regard.ro, www.regard.ro / **par téléphone :** + (4) 0742 204 402

REGARD remercie ses partenaires

BRD GROUPE SOCIETE GENERALE

GROUPE RENAULT

orange

MICHELIN UNE MEILLEURE FAÇON D'AVANCER

ORGANISATION INTERNATIONALE DE la francophonie

SANOFI

WDP WAREHOUSES WITH BRAINS

ENGIE

Wallonie - Bruxelles International.be Délégation Bucarest

IMPRIMERIA ARTA GRAFICA

LEROY MERLIN

Nestlé Good Food, Good Life

INSTITUT FRANÇAIS Roumanie vivre les cultures

CCI FRANÇAISE EN ROUMANIE

Groupama Asigurări

BNP PARIBAS LEASING SOLUTIONS

RUE DE LA PAYE alliancePentalog

antalis Just ask Antalis

BENCLINOV & ASSOCIÉS

KPMG

GLOBAL FINANCE:

«Safest bank in ROMANIA»
2017

UNE RAISON DE PLUS
POUR CROIRE DANS UN AVENIR CERTAIN

TA BANQUE. TON EQUIPE

BRD
GROUPE SOCIETE GENERALE

WWW.BRD.RO